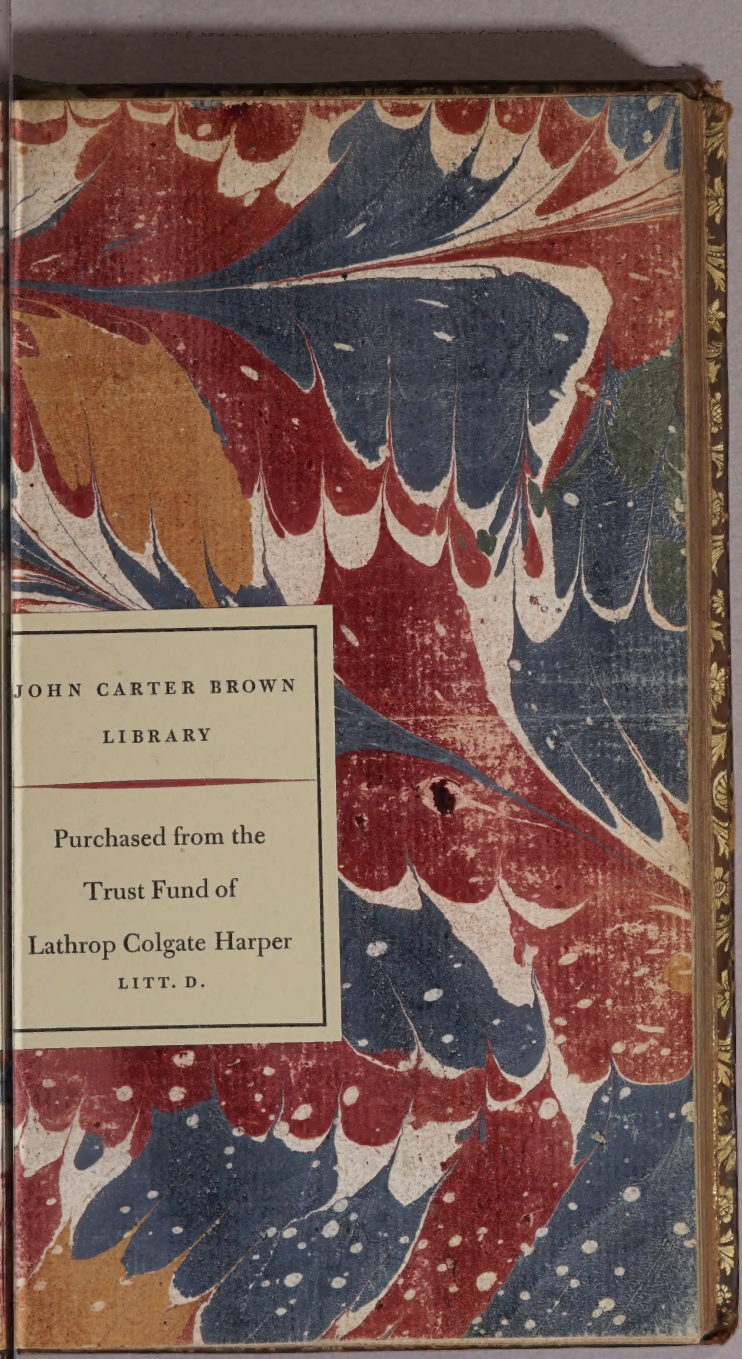

JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

P. J. Aug. Jaffrien
Connu sous le nom
de Desboulmiers.

TRAPUE,

REINE

DES TOPINAMBOUX,

CONTE.

Mr Chaillot
rue St Soup. No 20

RPJCB

TRAPUE,
REINE
DES TOPINAMBOUX,
ou
LA MAITRESSE FEMME.
CONTÉ,
Pour servir de suite aux Contes du même Auteur.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
Chez LEJAY, Libraire, rue Saint Jacques, au dessus de celle des Mathurins, au grand Corneille.

M. D. CC. LXXI.

BPJCB

TRAPUE,

REINE
DES TOPINAMBOUX,
OU
LA MAITRESSE FEMME,

CHAPITRE I.

Le Mariage. Introduction.

EH, non, Monſieur, la Princeſſe ne le ſouffrira jamais, s'écria la favorite de la Reine des Topinamboux, en intérompant le premier Miniſtre. Eh ! pourquoi faire un mari ? Vous avez

des idées bien cornues, vous autres hommes, & l'expérience la plus complette ne peut vous en corriger. En vérité ce n'eſt pourtant pas notre faute. Daignez abandonner un inſtant vos grandes vues, & repoſer un peu vos yeux ſur les objets qui vous environnent, je veux être déshonorée, & c'eſt coucher gros jeu, ſi depuis la derniere maiſon du faubourg de Topinambe, juſqu'à l'auguſte palais de notre puiſſante Souveraine, vous pouvez me démontrer à quoi ſert un homme, comme mari s'entend. C'eſt bien l'Être le plus étranger aux affaires de ſa femme... Tenez, le mariage eſt juſ-

tement comme un bénéfice à ſimple tonſure ; dès qu'on en a pris poſſeſſion, on n'y rentre plus ; on touche les revenus, mais fait l'office qui veut & les réparations qui peut.

S'il ne fallait que de l'eſprit, reprit le premier Miniſtre, avec aſſez d'humeur pour faire éclater la Reine, & ſourire toute la Cour de ce compliment forcé, perſonne plus que vous, Madame, ne ſerait plus en état de faire fleurir le regne de notre très-puiſſante Reine ; mais des raiſons d'état d'un autre genre... Eh, voilà les grands mots ! interrompit encore la favorite ; *les raiſons d'état*..... Quand ces

Meſſieurs ont dit *les raiſons d'état*, il n'y a plus moyen de raiſonner. Eh! qui ne les ſçait pas vos raiſons d'état ? Vous dites en vous-même : nous donnerons un époux à la Reine, cet époux aura le nom de Roi, il gouvernera ſa femme, & nous le gouvernerons à notre tour ; j'ajoute ſeulement, une fille d'opéra gouvernera le Miniſtre, & la fille d'opéra ſera gouvernée par un hiſtrion, & notre véritable Maître ſera un Prince dans la regle des vingt-quatre heures.

Mais, Madame, interrompit le Miniſtre, ſçavez-vous bien que vous faites là de bien mauvaiſes plaiſanteries, & que ſi

vous continuez les vôtres, il faudra que je quitte la partie.— Prenez-y garde, qui la quitte la perd. — Ma foi, Madame, c'eſt trop faire de pointes, ſi vous prenez une déciſion du Conſeil pour un recueil d'épigrammes. — Eh! Monſieur, pour qui me prenez-vous vous-même? — Eh bien, Madame, daignez donc à votre tour jetter les yeux ſur les malheurs qui ſuivront le refus de Sa Majeſté: dans quelle fureur ne va pas entrer le Prince des Margajats, qui a reçu la parole de notre auguſte Roi de défunte mémoire? Les maux dont l'état eſt menacé, la guerre & les fléaux qu'elle traîne après

elle, la faim, le meurtre, le viol..... C'eſt où je l'attends, interrompit vivement la favorite, nous ferons voir à votre Prince & à tous ſes Margajats que des femmes ne ſont pas auſſi-tôt rendues qu'il ſe l'imagine, & que d'illuſtres Amazones autrefois (*) — Eh! Madame, la mode en eſt paſſée, repliqua le Miniſtre; les femmes ont ſenti qu'elles n'étoient pas faites pour la deſtruction du genre humain; un inſtant a ſuffi pour leur faire concevoir cette mal-adreſſe, &

(*) Le royaume des Topinamboux eſt près du fleuve des Amazones, & vraiſemblablement à-peu-près dans le même pays où régnaient autrefois ces Héroïnes.

comme leur talent eſt de faire que les extrêmités ſe touchent : c'eſt maintenant de tout le contraire qu'elles s'occupent.

La Reine Trapue qui avoit une grande conception, ſe douta bien qu'il y avoit quelque choſe de très-plaiſant dans cette réponſe ; mais comme elle était un peu trop fine pour elle, elle ne fit que ſourire, ſans oſer éclater comme à ſon ordinaire ; ce qui piqua un peu la favorite, ſur-tout lorſqu'elle vit le grand Paſſe-partout de la Reine étouffer de rire, & faire retentir le plafond des éclats de ſa voix de Stentor, qu'elle appelloit une voix de Centaure, parce qu'elle était fort

verſée dans la fable. Enfin, après s'être un peu remiſe, votre Excellence, dit-elle au Miniſtre, peut être un très-grand politique, mais je lui déclare qu'il eſt un très-mauvais plaiſant; il ſuffit que le goût de la Reine ne ſoit pas *prononcé* ſur l'objet en queſtion pour qu'on reſpecte ſes volontés; elle eſt trop bonne, & ſi j'étais à ſa place, je déclarerais criminel de lèze-Majeſté quiconque oſerait me parler de mariage.

Voilà qui eſt bien dit, s'écria le grand Paſſe-partout de la Reine, moi je n'entends point raiſon.... Nous en ſommes perſuadés, répondit le Miniſtre.

Perſuadés ou non, répondit le grand Paſſe-partout, je veux que cent millions de diables m'étranglent, ajouta-t-il poliment, parce qu'il ſe contenait en préſence des Dames; ſi je..... La Reine m'entend bien, c'eſt à elle à faire ſon profit. A cette apoſtrophe, la Reine répondit par un clein d'œil, dans lequel les courtiſans auraient trouvé du myſtere s'il y en avait eu; mais où la favorite vit qu'elle pouvait hardiment continuer de combattre la réſolution du premier Miniſtre, ce quelle réſolut de faire de la maniere qu'on le verra dans le chapitre ſuivant, ou dans ceux d'après.

CHAPITRE II.

Portraits.

JE vois bien que le lecteur eſt impatient de faire connoiſſance avec la Reine des Topinamboux, ſon Miniſtre, ſa favorite, & plus encore de ſçavoir ce que c'eſt que ſon Paſſe-partout. J'avais bien réſolu de le lui laiſſer deviner, mais il eſt des gens qui ont la conception ſi pénible, qu'il faut bien avoir la charité de leur mettre le doigt deſſus. Nous allons donc leur apprendre tout ce que nous ſçavons, & même tout ce que nous ne ſça-

vons pas, afin de ne pas déroger à l'uſage immémorial établi parmi les Hiſtoriens.

Chacun ſçait que la loi Salique n'eſt point connue chez les Topinamboux. Ce peuple qui formait autrefois une nation très-nombreuſe, fut chaſſé du Bréſil par les Portugais, & ſe réfugia dans une iſle, à l'embouchure de la riviere de Madere. Elle ſe trouve réduite à une poignée d'hommes ſous le nom de Topayos, & ſubſiſte près de la riviere des Amazones. M. de la Condamine prétend qu'elle ſe nomme Tupinambas; mais Topinamboux, ainſi que nous l'avons toujours appellée, eſt in-

conteſtablement ſon vrai nom : car il eſt beaucoup plus plaiſant.

Pour peu donc que l'on ſoit verſé dans l'hiſtoire ancienne de ce peuple, on ſçaura que la Reine Barbue, mere de Trapue notre Héroïne, fut une des plus illuſtres Princeſſes qui ſe ſoit couchée ſur le trône des Topinamboux. Couchée ? Oui couchée ; c'étoit l'uſage des Reines de ce pays ; c'eſt ainſi qu'elles donnaient leurs audiences : & que l'on ſe garde même de croire pour cela que ces Reines méritaſſent le nom de fainéantes ; car toutes les fois que l'auguſte & vénérable Barbue ſe couchait, ce n'étoit pas pour dormir.

Nous ſommes ſingulier snous autres ; parce que nous avons ouï dire que quelques-uns de nos Princes, fatigués du gouvernement, s'étoient aſſoupis ſur le trône, nous imaginons que tous ſont de même. Tout ce qui n'eſt pas taillé ſur notre patron étroit nous paraît impoſſible, ou tout au moins ridicule. Il ne faut pourtant pas juger l'immenſe univers comme une piece d'étoffe, par le petit échantillon que nous en avons ſous les yeux. Quoi qu'il en ſoit, Barbue & ſa fille ne dormaient gueres que quand elles étaient ſeules; & la preuve qu'on en peut donner, eſt le témoignage réuni

de plusieurs Historiens critiques de ce temps, qui leur donnent le glorieux surnom d'éveillées.

Parmi plusieurs tics que Trapue avait conservés de sa mere, elle tenait sur-tout singuliérement à l'habitude de ne se point marier, usage que l'on ne doit pas regarder comme un abus dans un pays situé sur la riviere des Amazones, mais qui avait entraîné tant de difficultés pour l'ordre des successions, que les Etats assemblés avaient délibéré que le Prince des Margajats serait le premier homme qui entrerait dans la Maison régnante. Le Ministre lassé de ne pouvoir établir aucune autorité solide sur

deux têtes comme celle de la Reine & de sa favorite, avait approuvé cette résolution, mais il n'avait encore pu les y faire consentir, & c'était le sujet des troubles qui agitaient cette cour. Elle était, comme beaucoup d'autres, composée d'envieux & de flatteurs, d'ambitieux & de victimes, d'espions & de..... Alte-là; il est tout plein de gens qu'il ne faut pas nommer par leurs noms, & puis on croirait que nous en voulons à quelqu'un, & je souhaite que mon lecteur ne m'en veuille pas davantage, après avoir lu ce badinage; il me suffira donc d'esquisser les traits principaux de quelques-uns de

mes perſonnages, & j'aurais même pu m'en diſpenſer pour raiſons que je ſçais, mais on ne voudrait pas m'en croire.

La Reine des Topinamboux, âgée de vingt-deux ans, était une petite femme de quatre pieds & demi de haut ſur trois & demi de large, je veux dire de diametre, ce qui fait en tout pays une très-belle proportion. Elle était très-graſſe, très-brune & très-ferme ; elle avait les cheveux crépus, l'ame ſenſible, la peau rude & le caractere doux ; ſes deux prunelles, car c'eſt tout ce que l'on voyait à travers ſes longues paupieres, étaient ſi brillantes, que l'on s'y ſerait aiſé-

ment miré, ſi elles n'euſſent tourné ſans ceſſe avec une vivacité incroyable. On prétend cependant qu'elle les tenait fixes quelquefois ; dans quelles circonſtances ? C'eſt ce que le lecteur prendra la peine de deviner, parce que je crois avoir quelque raiſon de ne le lui pas dire. Enfin, c'était une femme *à ſentiments*. Au reſte, perſonne n'accuſait cette puiſſante Princeſſe de faire la petite bouche, & ſi elle avait de la répugnance pour prendre un mari, ce n'était pas non plus dans la crainte qu'il voulût la mener par le nez. Il eſt vrai qu'elle ne voyait gueres plus loin que le ſien qui était

très-court ; mais pour oublier le passé, & jouir du présent sans s'inquiéter de l'avenir, c'était la premiere femme de son royaume. Elle avait peu d'esprit, ce dont elle ne se souciait gueres ; mais elle prétendait avoir beaucoup de gayeté, quoiqu'elle bâillât sans cesse ; & cependant elle ne raisonnait jamais, mais à chaque mot que l'on disait, elle ricanait si stupidement, que l'on n'avoit jamais pu décider lequel était le plus triste, de ses bâillements ou de ses éclats de rire, ce qui toutefois n'empêchait pas ses courtisans, & sur-tout sa favorite, de se croire d'excellents plaisants, & par-tant les rendait

auſſi ennuyeux que leur Reine.

La favorite était une grande femme qui ſemblait être venue au monde à travers une filliere. Tout ſon individu était ſi parfaitement uni, ſoit par devant, ſoit par derriere, qu'on n'y pouvait rien remarquer qui valût la peine d'être cité, ſi ce n'eſt un nez très-énorme ſemblable à un éteignoir, ſur lequel on aurait marché, & par lequel on aurait pu aiſément l'accrocher par-tout comme une canne à bec de corbin, cela lui donnait, à ce qu'elle prétendait, un air ſinguliérement noble. Son maintien était roide, ſon eſprit gauche, & la multiplicité de ſes goûts ſans être ab-

ſolument *prononcés*, livrait tour à tour ſon exiſtence aux impreſſions tantôt *morales*, tantôt *phyſiques*. Auſurplus, ce caractere amphibie qui la rendait propre à tout, lui avait obtenu au plus haut degré la confiance de la Reine & l'amitié du grand Paſſe-partout, parce qu'elle était la ſeule qui ne ſe fût jamais mocquée de cet illuſtre Parvenu, dont tous les courtiſans riaient ſans ceſſe, & qui ſeul avait le ſecret d'empêcher la Reine de rire.

Le moyen dont la fortune s'était ſervi pour élever ce courtiſan à la plus grande faveur était bien ſingulier; ce n'était ni par la

la plume, ni par l'épée qu'il avait fait ſon chemin, c'était par la toupie. — Oui, Meſſieurs, par la toupie : & ceux qui ne voudront pas me croire, ne m'en donneront pas pour cela une meilleure opinion d'eux.

Admirez comme le haſard amene les plus grands événements par les plus petites cauſes, & ce qui forme les plus illuſtres deſtinées.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache ou ne doive ſçavoir, que de tous les hommes, les Princes ſont ceux de qui les moments s'écoulent avec le moins de rapidité, & que les plaiſirs, même les plus vifs, ſemblent prendre en-

tre leurs mains une teinte d'ennui qui les leur rend insipides.

Trapue était à cet égard comme tous les autres. Ce n'était pas, si nous en croyons les Historiens, qu'elle eût à se reprocher de n'avoir point tâté de tout, avant que d'accuser les Dieux d'avoir joué à ceux qui font les plus grands rôles sur la terre, le mauvais tour de ne leur faire trouver de goût à rien.

Réduite à ne sçavoir plus qu'essayer, pour se délivrer de cet assoupissement cruel de toutes les facultés de son ame, elle était la Princesse de son siecle qui bâillait le plus & le plus continûment, à moins, comme

nous l'avons dit, qu'elle n'éclatât de rire, ce qui ne prouvait point du tout la satisfaction de son ame. *Que n'aimait-elle ?* dira quelqu'un ; *Si l'amour n'amuse pas toujours, du moins occupe-t-il.* Oui, aimer ! Vous verrez qu'on aime quand on veut, & que d'ailleurs, avec la prudence qu'on lui connoissait, elle en étoit à se chercher ce remede ? *Eh bien ?* Elle n'y avoit pas trouvé le mot pour rire ; & vingt de ses courtisans au moins en avaient été disgraciés, comme s'il y eut eu de leur faute.

Il est vrai qu'en général les gens du caractere de Trapue ont

le malheur de s'ennuyer de tout ; auſſi ils ne s'affligent de rien ; & peut-être y a t-il plus à gagner qu'à perdre à être un peu bête : mais revenons à Trapue, car il n'eſt pas, quoi qu'en diſent les Auteurs, auſſi vrai que les digreſſions ornent un ouvrage, qu'il eſt prouvé qu'elles l'allongent.

Nous avons laiſſé la Reine ne penſant point, & ne s'en amuſant pourtant pas davantage ; mais nous allons voir que le haſard nous ſert quelquefois mieux que nos réflexions. Cette auguſte Princeſſe prenait un jour l'air à une de ſes fenêtres, non qu'il fit chaud, mais parce qu'il

faiſait froid ; elle n'y bâillait pas moins que ſi elle eût été dans ſa chambre, quoique la grande cour de ſon palais fût remplie de gens qui jouoient à la toupie. *La belle raiſon pour qu'elle ne bâillât pas !* La remarque eſt juſte : c'eſt nous qui ſommes dans notre tort ; je n'avais pas dit qu'à force de revenir ſur ce qui l'avait amuſée pendant ſon enfance, elle s'était ſouvenue que la toupie avait été de tous les jeux où elle perdait ſon temps, le jeu où elle aimait le plus à le perdre ; qu'elle l'avait dit, & que cette déclaration de ſon ancien goût avait ſuffi pour donner à la toupie une vogue

universelle. Trop paresseuse pour y jouer elle-même, Trapue se divertissait du moins à y voir jouer.

Trois fois la semaine, ses sujets étaient donc tenus de venir faire preuve devant elle de l'expérience qu'ils y avaient acquise ; expérience au reste qui ne demeurait jamais sans récompense, puisque, persuadée que qui peut le moins, peut le plus, c'était parmi ceux qui s'y distinguaient davantage qu'elle prenait & ses Ministres & ses Généraux. Et qu'on dise après que le mérite ne fut jamais bon à rien ! Aussi, les gens en place avaient-ils grand soin d'exiler ceux qui

pouvaient les éclipſer dans un exercice auquel ils devoient toute leur fortune.

Être bon joueur de toupie à la cour de Trapue, était une auſſi bonne raiſon d'exciter la jalouſie, que le pourraient être ailleurs l'eſprit, le courage, enfin tous ces dons de la nature, dont tous les hommes ſe croient toujours doués de préférence aux autres, & qu'ils n'en perſécutent pas moins par-tout où ils les trouvent.

Entre ceux qui, le jour dont nous avons parlé, faiſaient preuve devant la Reine de leur expérience dans le jeu de la toupie, elle en remarqua un qui les

ſçavait faire tourner avec tant d'art & d'adreſſe, que toutes celles de ſes rivaux étaient ſur le côté, bien long-temps avant que la ſienne annonçât qu'elle allait finir.

La Reine aimait naturellement les choſes qui ne finiſſent point : ſon goût pour l'opéra en eſt une preuve. Le fameux joueur de toupie était d'ailleurs jeune, beau, & au ſurplus taillé comme un Hercule.

On entend ſi ſouvent dire que cela ne fait rien, qu'on eſt quelquefois ſurpris que cela faſſe tout. La Reine le fit donc venir & l'interrogea. Par le plus grand bonheur du monde, tant pour elle que pour

lui, il ſe trouva qu'il réuniſſait à toutes ſes autres facultés, l'avantage de n'avoir pas le ſens commun. Il n'y a que trop de femmes auprès de qui, ſi ce n'eſt pas le premier de tous les mérites, c'en eſt toujours un très-grand : ſoit qu'elles jouiſſent avec un ſot du plaiſir de n'être jamais éclipſées, ſoit qu'elles imaginent que la nature qui, dit-on, ne nous prive jamais d'une choſe ſans nous en dédommager par une autre, donne à ces gens-là en ſolide, ce qu'elle leur a refuſé en brillant.

Nous ne ſçavons, comme on dit, *rien de rien* ; mais ce qu'il y a de sûr, c'eſt que non

seulement elle l'admit & tout de suite dans sa plus intime familiarité, mais que quelques jours après elle le déclara grand *Passe-partout*, place importante, & dont le titre nous force à croire qu'il n'y avoit point d'entrées qu'elle ne donnât chez la Reine ; & qui lui convenait d'autant mieux, qu'il possédait déja celle de grand Serrurier de la couronne, ce qui remettait entre ses mains tous les secrets de la cour.

Trapue était reconnoissante, elle voulut s'occuper de la fortune de celui qui s'occupait sans relâche de son service, elle résolut de créer en sa faveur une

charge nouvelle, qui lui donnât les grandes & les petites entrées de ſon palais. Elle le fit ſon grand *Paſſe-partout*, & dans une cérémonie ſolemnelle, elle attacha de ſa propre main à une boutonniere du nouveau favori le ſymbole de ſon office. Cette mode fut bientôt ſuivie par toutes les Princeſſes; elle paſſa même en Europe. Quelques Princes, qui voulurent auſſi avoir leurs grands Paſſe-partout, comme les femmes ne firent que le changer de boutonniere, ce qui ne fait pas une différence ſi conſidérable qu'on ſe l'imagine.

CHAPITRE III.

Suite du précédent, & commencement de celui qui lui ſuccede.

TOUT paſſe ; on murmura d'abord, & l'on s'y fit enſuite. Ce qui avait été l'objet du ridicule devint une fureur de mode, & ce qui avait excité le mépris des courtiſans devint bientôt l'objet de leur envie : il n'y en eut pas un qui n'eſpérât faire ſa fortune par le même moyen.

Les femmes de leur côté approuverent beaucoup cet uſage ; celles de la cour en donnerent l'exemple à celles de la ville, &

de proche en proche il s'introduisit par-tout au point qu'il devint un besoin, & qu'une femme était d'une humeur insoutenable toute la journée, quand elle n'avait pas pris ce petit exercice le matin.

C'était en cet état qu'était la cour de la Reine Trapue, lorsque son Ministre s'avisa de lui proposer le mariage d'un Prince Margaja. Jugez l'effet que cela pouvait produire. A propos du Ministre, je me rappelle que j'avais aussi promis son portrait & je l'ai oublié : il sera bientôt fait ; un trait suffira. C'était un honnête homme..... un honnête homme ; oui, c'était un Minis-

tre honnête homme, un Sully, un Oxenſtiern, un Colbert, un

.....

Mon livre ne ferait qu'une liſte, ſi je voulais tous les nommer. Il y a toujours eu des honnêtes gens, il y en a encore. Je ſçais bien que le nombre n'en eſt pas conſidérable ; mais le nombre de ceux qui y croient eſt plus petit encore, & voilà le mal.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt à ſuppoſer que le premier Miniſtre, très-honnête d'ailleurs, & dont les intentions étaient droites en parlant de mariage, s'y était pris très-mal-adroitement. On prétend même que la favorite, toujours aſſez revêche pour

tout ce qui n'était pas la Reine ou le grand Paſſe-partout, avait pris moins de plaiſir ce jour-là au jeu de la toupie, & c'eſt ſans doute ce qui la rendit ſi récalcitrante aux propoſitions du premier Miniſtre. Comme elle craignait que la Reine ne ſe laissât vaincre à la fin par les ſollicitations, elle réſolut de faire une diverſion utile, & s'adreſſant à Trapue : Puiſſante Princeſſe, lui dit-elle, l'hiſtoire eſt, dit-on, la leçon des Rois ; ſi votre joyeuſe Majeſté veut me le permettre, je lui ferai la lecture d'un manuſcrit que je tiens de ma mere, qui, comme chacun le ſçait, ſe piquait de bel eſprit avec quel-

que raiſon, j'eſpere que cette lecture ſera plus que ſuffiſante, pour prouver au premier Miniſtre que les peuples peuvent être heureux & reſpectés ſous le gouvernement d'une femme.

La Reine ayant accepté cette propoſition, la favorite ſortit pour aller chercher ſon manuſcrit, & après avoir pris un verre d'eau & de fleur d'orange, elle plaça deux bougies ſur une table qui était auprès d'elle, & lut avec toutes les inflexions qui peuvent faire valoir un ouvrage, ce que l'on va lire, ſi l'on veut, dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

La Félicie.

IL y a bien long-temps, bien long-temps, que dans un pays bien loin, bien loin, il y avait un Roi qui n'était occupé qu'à rendre heureux ſes ſujets, &, ce qui paraît plus étonnant encore, ſes ſujets ne le rendaient jamais reſponſable des maux qui affligent la pauvre humanité. De ce concours mutuel de l'amour du Monarque & de la confiance des peuples, il réſultait un état auſſi heureux qu'il eſt poſſible d'en trouver ſur la

terre. Auſſi ce pays s'appellait-il *Félicie*, les peuples *Féliciens*, & leur Souverain, *Félix*; la Reine avait le titre précieux de *Félicissime*, parce qu'elle réuniſſait le double avantage de faire le bonheur des peuples & celui du Monarque qui les gouvernait.

Cette auguſte famille, & le pays ſur lequel elle régnait, n'a ſans doute pas ſubſiſté long-temps : car c'eſt le ſort des choſes heureuſes de n'avoir qu'une courte durée ; le malheur ſeul ſe perpétue. Les Féliciens ne ſont pas plus connus aujourd'hui que s'ils n'euſſent jamais exiſté, & les Hiſtoriens n'ont pas daigné nous conſerver des an-

nales qu'ils ont craint que l'on ne prît pour des fables ; la Félicie eſt diſparue de deſſus les cartes, & ſes habitans de deſſus le globe ; heureuſement ce manuſcrit précieux nous eſt demeuré.

La filiation par laquelle il eſt parvenu juſqu'à nous n'eſt pas auſſi claire que les antiquaires prétendent le prouver, lut la favorite dans une note qui ſe trouvait à la marge, & à laquelle elle n'avait ſans doute pas encore fait attention ; tout ce que l'on peut conjecturer de plus vraiſemblable, c'eſt, continua-t-elle, que cet ouvrage fut compoſé par un Hiſtorien impartial

de ces temps éloignés. Ce ſage, ſans doute retiré de la Cour, le laiſſa en mourant à quelqu'un de ſes enfans : car les ſages ſe mariaient alors, parce qu'ils trouvaient des femmes qui ne leur faiſaient point perdre ce titre.

Cette réflexion ayant fait faire une petite grimace de mépris à la favorite, elle voulut abréger ce détail, mais le premier Miniſtre qui aimait les notes dans l'hiſtoire, la pria de ne rien obmettre, à moins que ces détails ne déplusſent à Sa Majeſté. La Reine ayant fait ſigne qu'ils lui étaient abſolument indifférentes, la favorite pourſuivit la

lecture de la note qui fut repriſe d'abord un peu en marmotant.

Ce ſage donc, avait beaucoup recommandé ce manuſcrit à l'un de ſes enfants; mais celui-ci, plus encore occupé de l'étude des ſciences & de la philoſophie, vit ſes biens diminuer à meſure que ſes lumieres s'étendirent, & ayant négligé le cours de ſes affaires pour ſuivre celui des aſtres, il mourut en laiſſant ſa famille dans un grand embarras.

Des Derviches profitant de la circonſtance, intenterent un procès à ces orphelins, qui le perdirent avec la plus grande facilité, & virent paſſer le peu

qui leur reſtait de bien avec le précieux manuſcrit, entre les mains qui les dépouillaient. Comme cet article n'était pas celui dont ils faiſaient le plus de cas, ils le reléguerent dans leur bibliotheque, où reſté pendant pluſieurs ſiecles ſur une planche des plus élevées, il fut tiré de la pouſſiere par un ſçavant qui n'y comprit rien, mais qui en parla avec un grand éloge, & comme d'une choſe extrêmement précieuſe, à un financier qui le protégeait; le financier voulut l'avoir à quelque prix que ce fût, & l'ayant acheté fort cher, il le fit relier magnifiquement, non pour le lire, mais pour le mon-

trer avec emphaſe à ceux qui venaient voir ſa bibliotheque.

Le financier étant mort preſque ſubitement d'une indigeſtion, ſes collatéraux quitterent leur bêche & fermerent leur boutique pour venir chercher, les uns à pied, les autres par le coche, la ſucceſſion de leur oncle. Comme ils faiſaient très-peu de cas de ſon cabinet, le tout fut vendu à l'encan, & le manuſcrit, qui avait une très-grande réputation, quoiqu'il n'eut jamais été lu par perſonne, fut acheté le prix d'un domaine conſidérable pour la bibliotheque d'un Miniſtre, qui avait donné ordre de payer juſ-

qu'à un million s'il étoit néceſſaire ; mais ce Miniſtre à qui l'argent coutait ſi peu, ayant quelque temps après été accuſé & convaincu de concuſſions, il fut relégué dans une iſle déſerte, & ſes biens ayant été diſtribués au peuple, le ſort du manuſcrit eſt démeuré inconnu, juſqu'à ce que long-temps après il ſe ſoit trouvé, on ne ſçait comment, chez un payſan, qui plutôt que d'aller au cabaret, s'amuſait tous les dimanches à en lire quelques chapitres à ſa famille, qui l'écoutait avec une attention avide & ſans reſpirer. Lorſque ce bon homme eut relu pluſieurs fois ſon gros livre, il

le

le crut digne d'être préſenté à la Dame de ſon village, qui paſſoit pour très-ſçavante.

Cette Dame, ajouta la favorite, en s'interrompant avec affectation, étoit ma mere, & je ſouhaiterais qu'en me laiſſant cet ouvrage précieux, elle m'eût tranſmis les connoiſſances qui lui en faiſaient ſentir le prix. Comme perſonne n'ajouta pas un mot à cette modeſte obſervation, la favorite allait continuer avec un peu d'humeur, lorſque le grand Paſſe-partout étendit ſes bras & ouvrit la bouche, de maniere à faire croire qu'il les allongeait de la moitié plus qu'ils n'avaient coutume de

l'être. La Reine attentive à ſes moindres mouvements, pria de remettre la lecture au lendemain, en diſant que cela promettait le plus grand intérêt. Elle ne put cependant achever cette phraſe obligeante ſans mettre ſa main ſur ſa bouche, pour dérober à ſa chere favorite un énorme bâillement qu'il lui fut impoſſible de retenir. Soit par complaiſance, ſoit par contagion, le Miniſtre ſuivit bientôt l'exemple de la Reine, & fut imité par toute l'aſſemblée, juſqu'à la favorite elle-même qui ne put réſiſter à l'exemple. Jamais on n'avait vu tant de machoires s'ouvrir & de bras s'étendre; il

ſemblait que la Reine & toute ſa Cour vinſſent d'être déſenchantées, & ſortir d'un ſommeil de mil ans. Chacun cependant s'écriait, en deux tems à la vérité, cela eſt char..., mant ! Et la favorite ſe promit bien de ſauter à la venir par deſſus toutes les notes, les réflexions, les diſcuſſions, les généalogies, & toutes les autres rocamboles dont les Hiſtoriens ſe ſervent pour allonger leur récit, & qui ne font qu'abréger la patience du lecteur. Elle eut donc la précaution de rayer avec un crayon toutes les choſes qu'elle voulait ſupprimer à la lecture ; & cette prudente opération eſt ſans dou-

te la cauſe de toutes les lacunes qui ſe trouveront dans le courant de cette Hiſtoire, qui paroîtra ſouvent un peu bruſquée à ceux qui aiment les détails. Quoi qu'il en ſoit, la favorite reprit le lendemain ſa lecture, à laquelle le grand Paſſe-partout ne ſe trouva point d'abord.

CHAPITRE V.

La Précaution inutile.

AU bout de deux cens ſoixante & onze jours de mariage, la Reine de Félicie étant accouchée de trois enfants mâles, ... Ah ! voici qui devient plus intéreſſant, interrompit la Reine, je l'avais bien prévu ; mais pourſuivez, votre Roi Félix m'intereſſe, on ne peut davantage ; je voudrais qu'on l'appellât Phénix, il le mérite bien. L'obſervation de votre puiſſante Majeſté eſt très-judicieuſe, continua la favorite ; ce Prince d'un

rare mérite eſt plus que jamais digne de votre auguſte attention.

Les réjouiſſances publiques furent bientôt changées en un deuil univerſel. Les Philoſophes, qui commençaient à décider des affaires d'etat, prétendirent qu'une bonne mere devait indiſpenſablement allaiter ſes enfants, quand même elle n'aurait point de lait. La Reine, d'après cette déciſion, auſſi tendre mere que féconde épouſe, voulut abſolument nourrir toute ſa portée, & prétendit donner à tetter à ſes trois enfants, quoique la nature ne lui eût donné que deux mamelles.

La nature ne ſe trompe jamais, s'écriaient les Philoſophes, elle ne donne point à une femelle plus de petits qu'elle n'en peut nourrir, c'eſt l'outrager que de vouloir l'aider dans ſes opérations, la corriger c'eſt la détruire. Cet arbre au lieu de s'élancer dans les airs, ſe noüe & ne produit qu'un avorton rabougri, des branches paraſites dévorent ſa ſéve, des rejettons inutiles l'interceptent au pied & l'empêchent de circuler, privé de nourriture il ſe deſſeche dans le cœur, il ſe creuſe, la pluie qui ſéjourne dans ſes cavités acheve de le détruire, il tombe en pouſſiere en peu d'années, ſans avoir

produit le moindre fruit, ſans avoir donné le moindre ombrage, c'étoit le vœu de la nature, on doit le reſpecter ; cette plante faible rampe ſur la terre, elle y pourrit avant que d'y mûrir. Gardez-vous de lui offrir un appui qui ſoutenant ſa débilité l'expoſe de tous côtés aux douces impreſſions de l'air qui la pénétre, & du ſoleil qui la vivifie ; ce terrain aride languit & ne produit que quelques herbes, dont le germe ſe fanne en même-tems qu'il vient d'éclore. Une heureuſe induſtrie y conduit mille canaux qui déſaltérent ces ſables brûlans, l'herbe touffue couvre déja les cailloux, par vos ſoins

vous recueillez bien-tôt une ample moiſſon dans ce lieu déſert, vous vous applaudiſſez du ſuccès de vos travaux, tandis que vous devriez rougir d'avoir changé les loix de la nature, vous avez outragé cette infaillible Divinité. Mais vous l'inſultez bien plus encore, lorſque l'humanité vous engage à chercher les moyens de procurer la ſubſiſtance d'un malheureux enfant nouveau né qui languit ſur le ſein deſſéché d'une mere faible & débile: plutôt que de lui donner une nourriture étrangere, laiſſez-le périr de faim ſur ſa mere épuiſée qui ne pourra lui ſurvivre long-tems; vous enfermerez l'un & l'autre dans le

même tombeau, mais vous aurez respecté les loix primitives de la nature, & suivi les principes sacrés établis dans tous les Romans Sistematiques qui sont à la mode.

La Philosophie a ses Fanatiques comme la Religion. La pauvre Reine des Féliciens en fut la victime & mourut dans un marasme affreux au grand regret des peuples & de son époux, mais à la grande édification des Philosophes modernes.

Ses trois fils devenus étiques avaient à peine assez de force pour succer le sein nourricier qui leur fut présenté, les principes de la vie avaient été altérés dans

le moment même où ils l'avaient reçue, deux périrent l'un après l'autre, & trois fois le Roi Félix éprouva successivement toutes les douleurs d'un pere & d'un époux qui se voit enlever ce qu'il a de plus cher.

La plus belle espérance du Trône était prête à s'éclipser comme une ombre, le ciel voulut la conserver dans un faible rejetton, dont la débile existence était plus propre à entretenir les allarmes du Roi, qu'à le consoler de ses pertes.

Dans des peines si vives, dans des regrets si légitimes, le bon Roi Félix avait trouvé peu de consolation, il avait rejetté cel-

les des courtisans qui étaient fausses, celles des dévots qui étaient arides, celles des philosophes qui lui parurent inhumaines, aucune ne pouvait aller jusqu'à son cœur nâvré ; tel qu'une malade qui rejette tous les remedes superflus qui lui répugnent.

Il avait lu dans un ancien Sage que le sentiment est le seul médecin de l'ame, il éprouva bien-tôt la vérité de ce précieux axiome ; il se plaisait à s'entretenir de sa chere Féliciſſima avec une de ses filles d'honneur qu'elle avait le plus honorée de sa confidence, personne n'était plus propre que cette jeune personne à calmer les peines d'un cœur

ſouffrant, le charme ſeul de ſa préſence, la douceur de ſa voix, la tendreſſe de ſes regards, portaient un baume ſalutaire dans tous les ſens, ſes moindres paroles touchaient l'ame, elle eut bien-tôt toute la confiance du Monarque, & c'eſt la confiance qu'on inſpire qui fait valoir les conſeils qu'on donne, c'eſt en parlant au cœur qu'on ſe fait entendre à l'eſprit.

L'intéreſſante Docina s'était déja rendue maîtreſſe de l'un & de l'autre, ſans avoir rien fait pour les obtenir; tandis qu'elle entretenait Félix des perfections de ſa maîtreſſe & des regrets qu'elle reſſentait d'une ſi grande

perte, ce Prince se surprenait dans des distractions dont il ne pouvait concevoir la cause, & n'avait jamais pour répondre à ces éloges que des choses relatives à celle qui les faisait, il trouvait toujours le moyen de les faire retourner d'où ils venaient.

Félix n'avait guere que quarante ans, il serait encore resté beaucoup de tems à pleurer la défunte Reine, s'il l'eût pleurée toute sa vie comme il l'avait cru d'abord, Docina d'ailleurs montrait tant d'amitié pour son fils, en prenait tant de soin, qu'il crut qu'il n'avait rien de mieux à faire que de lui confier cet unique & précieux dépôt.

Docina quoiqu'âgée d'à peine vingt ans, était la prudence même, elle voyait le jeune Prince si débile, sa santé si faible, l'espérance du trône si chancelante, qu'elle songea que l'intérêt de l'Etat avait besoin d'un autre appui, elle s'en ouvrit au Roi à qui la même idée était venue, ce Prince qui parmi toutes les qualités qui le distinguaient, mettait la justice avant toutes choses, répondit à Docina qu'il approuvait cette idée à condition que celle qui avait formé un projet si sage le mettrait elle-même à exécution. La fille d'honneur s'en défendit autant qu'elle le pût ; mais le fond de son ca-

ractere était la douceur même ; & cédant aux raisons d'Etat elle se dévoua généreusement au bien de la patrie, elle ne fut pas long-tems à s'appercevoir que le succès répondait au projet qu'elle avait conçu, & le Roi dans les transports de sa joie qu'il ne put contenir, déclara publiquement ce que toute la Cour soupçonnait depuis long-tems.

Les courtisans ne manquerent pas d'applaudir par bassesse & les femmes de fulminer par envie. Il n'y en eut pas une qui ne vomît mille injures contre celle que dans son cœur elle aurait voulu remplacer. Enfin les murmures s'appaiserent, celles qui

avaient le plus clabaudé se turent, & celles qui s'étaient éloignées par dépit, revinrent par ennui.

La jeune Docina vit avec son Souverain tout le Royaume à ses pieds ; cependant sa conduite justifiait toujours le choix du Monarque. Le gage de son amour qu'elle portait dans son sein ne diminuait point les soins qu'elle prodiguait à celui de sa confiance qu'elle tenait sans cesse dans ses bras ; & tout le mal qu'on avait dit d'abord de sa prévoyance se réduisait à être appellée la précaution inutile. Elle le fut en effet, la gouvernante n'accoucha que d'une fille, &

resta toujours la gouvernante de l'héritier du Roi, car c'était une loi invariable en Félicie, qu'une Favorite ne pouvait devenir Reine qu'en donnant un enfant mâle à l'Empire.

Félix qui respectait les loix, quoiqu'il en fut le dépositaire, se soumit à cet usage rigoureux, & tout ce qu'il put faire fut d'offrir la revanche à sa chere Docina, il l'assura même qu'en cas qu'elle perdît encore cette partie, il lui donnerait le tout & le tout du tout, jusqu'à ce qu'elle eût gagné la moitié de son Trône; mais Docina fit bien voir que l'intérêt de l'État avait seul animé son zele, & refusa

l'offre généreuse du Monarque avec une générosité plus rare encore.

La Favorite qui s'apperçut que la Reine & par conséquent toute l'assemblée prenait plus de plaisir à son récit que la veille, s'interrompit pour demander à Trapue si elle ne commençait pas à sentir quelqu'intérêt pour son héroïne, toute la Cour qui avait fait la même observation que la Favorite, s'écria que l'ouvrage était *charmant*, *delicieux* & le caractere de Docina *incroyable*, & moi je vous déclare, dit la Reine, après toutes les exclamations, que je tiens pour le Roi Félix, c'est un Prince adorable; quelle

tendreſſe ! quels procédés ! il me touche juſqu'à l'ame, & auſſitôt toute l'aſſemblée s'écria *vive le Roi Felix*, c'eſt un Héros comme on n'en voit point, Hercule, Théſée, Maurice, Marc-Antoine même n'étaient que des freluquets auprès de lui. Que les hommes devaient être heureux ſous un pareil Monarque ! & les femmes ; ajouta encore Trapue, qui ne pouvait ſe laſſer de vanter ſon Héros ? Alors tous les courtiſans partirent d'un battement de mains univerſel, & la favorite ayant obſervé qu'il était bien flateur pour un Ecrivain d'être lu devant une Reine capable de ſentir & de relever toutes les

beautés de ſon ouvrage, remit au lendemain d'en continuer la lecture, afin de ne point diſtraire les réflexions de la Reine qui s'était retirée dans ſon boudoir où elle fit appeller ſon grand Paſſe-par-tout pour lui faire part de ſes obſervations.

CHAPITRE VI.

Conduite de la Gouvernante.

DOCINA, reprit le lendemain la favorite, ne s'occupait donc que du ſoin qu'elle donnait aux deux enfans du Roi ſans préférence & ſans diſtinction ; livrée toute entiere à leur éducation, elle ne prenait aucune part aux affaires : & ſi quelquefois elle employait le crédit que ſa tendreſſe & ſa ſageſſe avaient obtenue ſur l'eſprit du Monarque, c'était en faveur de quelque malheureux que l'ignorance ou les circonſtances avaient ſoumis à la

rigueur des loix ; elle avait ſans ceſſe dans la bouche & dans le cœur cette maxime du ſage, qu'il ne faut pas condamner légerement les infortunés, parce qu'il eſt plus aiſé de les perdre que de les ſecourir

Elle était ſur-tout indulgente pour celles de ſon ſexe qui avaient été les victimes de la ſéduction, de la perfidie des hommes ; elle excuſait leurs fautes comme ſi elle n'en eût jamais fait, & le ſoin qu'elle prenait pour dérober leurs faibleſſes, faiſait aiſément oublier les ſiennes.

Docina ne portait point un jugement précipité ſur les gens en place contre leſquels elle

entendait murmurer, parce qu'elle ſçavait que ceux qui ſont chargés de diſtribuer les récompenſes ne peuvent s'empêcher de faire beaucoup de mécontens, à plus fortes raiſons ceux qui infligent les peines ; elle avait dans ſon cœur l'amour du bien, le ſentiment du beau ; elle encourageait les lettres, récompenſait les ſuccès & protégeait les arts ſans tyranniſer ceux qui les cultivent, parce qu'elle ſuppoſait que l'étude des principes & l'exercice de la pratique donnent des lumieres plus certaines que ce prétendu tact naturel que la vanité fait ſouvent ſuppoſer, & que la diſcuſſion détruit preſque toujours. Un

Un Orateur auquel elle avait fait obtenir une récompense, avait déployé les expressions de sa gratitude dans un long discours par lequel il mettait à la torture la modestie de sa bienfaitrice pour exalter sa générosité; Monsieur, lui dit-elle, je suis sensible aux marques de votre reconnaissance, elle est trop grande pour le petit service que j'ai eu le bonheur de vous rendre; mais vous me permettrez de supprimer cette éloquence qui fait autant d'honneur à votre cœur qu'à votre esprit : tandis que j'en écouterais les expressions multipliées, je pourrais perdre l'instant précieux d'obliger quel-

qu'autre. L'occaſion de faire le bien eſt rare, & celle de bien dire vous ſera toujours facile à retrouver.

C'eſt ainſi que cette femme généreuſe ſe dérobait à l'effuſion des cœurs reconnaiſſans, elle avait gagné ceux de tous les ſujets, comme celui de ſon Roi. Les peuples avaient pour elle les mêmes yeux que leur maître, & la conduite qu'elle tenait avec l'un & l'autre inſpira pour elle une tendreſſe ſi vive, un reſpect ſi unanime, que l'on propoſa au Conſeil d'enfraindre pour elle la loi qui l'excluait d'un Trône, dont elle faiſait la gloire & le bonheur.

Félix était loin de s'opposer à des vœux si bien d'accord avec ceux de son cœur ; mais il connaissait celle qui en était l'objet, il avait prévu sa résistance ; en effet elle se rendit plus digne du Trône en le refusant, rien ne put la déterminer à recevoir un honneur qu'elle regardait comme une tache pour celui de son amant.

Les instances du Prince, des Grands, des Magistrats & des peuples ayant été inutiles, on lui demanda si elle voulait bien indiquer elle-même, quelle marque de distinction lui serait le plus agréable de la part des ordres de l'Etat, qui la suppliaient de leur

fournir les moyens de manifester leur estime, de consacrer leur respect, & de satisfaire leur reconnaissance. Dolcina répondit modestement, qu'elle n'avait rien mérité, qu'elle n'avait fait que son devoir, & même qu'elle ne l'avait pas toujours fait : mais qu'elle désirait une chose qui lui paraissait juste, quoiqu'elle fût contraire à l'usage, c'était que la fille du Roi qu'elle avait portée dans son sein, jouît des mêmes avantages que son fils, & pût lui succéder si l'Etat venait à perdre l'héritier de la Couronne.

Dolcina ne joignit à sa demande aucune instance pour la faire valoir, aucune observation pour

la juſtifier ; elle laiſſa ce ſoin à tous les Ecrivains galans de ce tems qui ne manquerent pas de lui dédier mille brochures, dans leſquelles ils prouverent avec toute la politeſſe imaginable que c'était une coutume auſſi barbare qu'inconſéquente, d'exclure du Gouvernement un ſexe qui de tout tems avait gouverné l'autre. Mais les dépoſitaires des loix qui ne rendaient pas leurs arrêts en madrigaux, demanderent une année entiere pour péſer toutes les raiſons qu'ils auraient d'accepter ou de refuſer une propoſition ſi importante.

Ce délai même était une grande marque de la vénération qu'ils

avaient pour Dolcina, puiſqu'ils avaient toujours rejetté ſans examen cette queſtion, qui leur avait été pluſieurs fois propoſée; mais la fille de Dolcina qui n'était pas née moins conciliante que ſa mere, mit d'accord toutes les délibérations en mourant ſubitement.

Chacun s'affligea d'avance de la douleur que cette mort inopinée allait cauſer à la plus tendre de toutes les meres; mais on fut bien étonné de la voir peu ſenſible à une perte dont on avait craint que la ſienne ne fût bien-tôt ſuivie. Chacun raiſonna de cette indifférence à ſa maniere; mais comme il fallait toujours

approuver la favorite du Prince, les dévots attribuerent ſa conduite à ſa réſignation aux ordres de la Providence, les Philoſophes à la lecture de leurs ouvrages, les courtiſans à la politique, les plaiſans de la Cour à l'envie de prendre ſa revanche; tous ſe tromperent; & c'eſt ce qui arrive preſque toujours en jugeant les autres d'après ſes idées.

Les Magiſtrats flattés de trouver l'occaſion de montrer leur dévouement & leur eſtime à l'amie de leur Prince, déférerent à Dolcina le titre de Féliciſſime comme à la mere de l'héritier du Trône; mais elle ne voulut jamais prendre ce titre précieux

qu'elle méritait si bien & qu'elle fit porter en effet à tous ceux qui l'approcherent.

Sa tendresse jusqu'alors partagée se réunit en ce moment sur le jeune Prince dont l'enfance lui était confiée, & celle du Roi augmentant encore par la reconnaissance, il fit décider par un Arrêt de son Conseil que la sage & vertueuse Dolcina aurait seule le titre de Gouvernante de l'Héritier de l'Empire, qui ne sortirait pas de ses mains avant le tems des épreuves, ajoutant dans cet Edit qu'il ne connaissait personne dans son Royaume, plus digne de former par ses leçons & par son exemple l'es-

prit & le cœur d'un Souverain.

Dolcina répondit qu'elle espérait que son zele lui tiendrait lieu de lumieres & d'expérience; elle devint en effet si jalouse de l'éducation de son pupile, qu'elle n'en laissait approcher aucuns courtisans: elle regardait, disait-elle, les flatteurs qui environnent un jeune Prince, comme ces insectes qui corrompent les plantes à mesure qu'elles commencent à germer.

CHAPITRE VII.

CANDOR,

Ou le fruit de la bonne éducation.

IL y a toute apparence que la favorite jugea à propos de passer au moins un Chapitre entier qui devait contenir un beau traité d'éducation dans la crainte d'ennuyer la Reine, & pour l'intéresser à ses héros elle continua ainsi.

Le jeune Prince qui s'appellait Candor portait son nom sur sa figure, il était impossible de le voir sans l'aimer, & plus im-

poſſible encore de l'entendre ſans ſe ſentir pénétrer de cette effuſion de cet enthouſiaſme qui fait élancer tous les cœurs au-devant des bons Princes, jamais la beauté ne s'était montrée accompagnée de tant d'avantages ; l'eſprit, les graces, les vertus, les talens, tout ce que les Dieux ont diſtribué aux autres hommes avec tant d'économie, ils l'avaient prodigué à ce jeune Prince avec profuſion & ſans mélange ; ſi l'eſprit humain peut ſe former une idée juſte de la perfection, Candor en était le modele.

Il ſemblait que Dolcina n'eût eu rien à faire pour cet enfant

privilégié de la nature ; mais s'il ne tenait que de lui-même tant de belles qualités, il devait à sa chere gouvernante un avantage plus précieux encore, celui de les connaître sans en abuser : mon fils, lui disait-elle sans cesse, les Dieux semblent avoir pris plaisir à vous former pour qu'il y ait une de leurs images sur la terre ; mais c'est à vous d'achever la ressemblance par vos vertus ; songez que les biens dont ils vous ont comblés ne sont qu'un prêt usuraire dont vous devez payer les intérêts à vos peuples, ils vous ont élevé au-dessus d'eux pour les éclairer, ils vous ont placé au milieu d'eux pour les défendre

& pour les ſecourir, tous vos Sujets doivent être également chers à votre cœur. Parmi des enfans, le premier & le dernier né n'ont-ils pas le même droit à l'affection de leur pere ; ſi quelqu'un d'eux obtenait quelque préférence, ce ſerait le plus faible & le plus malheureux. Les ſoins paternels s'occupent à réparer les injuſtices du ſort & à rétablir l'équilibre dans ſa famille telle qu'elle eſt dans ſon cœur.

La ſage gouvernante ſavait bien qu'elle ne diſait rien à ſon éleve qu'il ne ſentît au fond de ſon cœur ; mais elle ſavait auſſi qu'on ne peut trop ſouvent remettre les devoirs des Princes

ſous leurs yeux, il y a tant de gens qui ſont intéreſſés à les leur faire oublier.

Si Dolcina ne ſe laſſait point de répéter ces leçons utiles, Candor ne ſe laſſait point de les entendre, & le bon Roi Félix ſe laſſait encore moins de les admirer l'un & l'autre. Il paſſait des heures entières vis-à-vis d'eux ſans pouvoir faire autre choſe que de les regarder tour-à-tour, de verſer quelques larmes de tendreſſe, & de les ſerrer dans ſes bras où leur plus grand bonheur était de ſe réunir.

Dès l'enfance de Candor le bon Félix en regardant ſon fils avec cette avide tendreſſe qui ne

peut jamais se rassasier, avait remarqué qu'il ressemblait beaucoup à sa chere Dolcina, & cette ressemblance qui n'avait fait qu'augmenter avec l'âge, n'avait sans doute pas manqué d'ajoûter au tendre attachement qu'elle avait pris pour ce cher éleve qui l'avait payée d'un juste retour, & lui avait fait recueillir des fruits si doux de ses soins.

Cependant il fallait bien-tôt s'en séparer, le jeune Prince allait entrer dans sa vingtiéme année, & le tems des épreuves allait commencer, car il ne suffisait pas pour gouverner les Féliciens d'être le fils de celui qui les avait gouvernés; les vertus

ne se transmettent pas toujours avec la naissance. Les Féliciens avaient tant vu de tirans remplacer de bons Rois dont ils avaient détruit les établissemens, tant d'imbécilles succéder à de grands hommes dont ils n'avaient reçu que la vie, qu'il avait été décidé dans une assemblée des Etats généraux que l'héritier présomptif de la Couronne ne pourrait y prétendre qu'après s'en être montré digne par une sage administration de cinq années, pendant lesquelles il visiterait différentes Provinces, où sans conseil il disposerait à son gré de l'autorité suprême; le Roi régnant ou le Conseil en cas d'interregne se réser-

vant toutes fois le droit de rappeller l'apprentif souverain, s'il osait abuser du pouvoir qui lui avait été confié.

Candor avait obtenu l'estime des Grands & l'amour du peuple à un tel point, qu'on mit en délibération s'il ne serait pas dispensé des cinq années d'épreuves, ou du moins si ce tems ne serait pas fort abrégé en faveur d'un Prince qui dès sa plus tendre jeunesse n'avait donné que des preuves de sagesse & de bonté.

Dolcina s'opposa fortement à cette faveur, bien persuadée que son cher éleve n'en avait pas besoin, & que plus il aurait de tems pour développer ses belles qua-

lités, plus il mériterait l'affection des peuples dont il ferait le bonheur : partez, lui dit-elle, partez, mon fils, il eſt permis d'avoir une noble confiance lorſqu'on ne forme d'autre projet que celui de faire le bien. Si vous en conſervez dans votre cœur le deſir ardent & immuable, le Ciel ne vous laiſſera pas manquer d'occaſions pour l'exercer, elle l'embraſſa enſuite tendrement, non ſans que ſes paupieres ne devinſſent humides ; nous ne dirons point que *le Roi ne pleura pas*, parce que ce n'eſt point une choſe honteuſe pour un bon Prince de s'attendrir & de verſer des larmes ; il en répandit donc abon-

damment, mais bien moins encore que les citoyens de sa Capitale qui ne pouvaient se consoler de l'absence de leur cher Prince, & qui portaient envie aux habitans des Provinces qui allaient jouir pendant cinq années du bonheur de sa présence.

CHAPITRE VIII.

Les Impôts.

LE jeune Candor fut bien-tôt fatigué des fêtes dont on l'excéda sur sa route, & plus encore des insipides complimens dont on ne manqua pas de le régaler dans chaque village par lequel il passa. » Ah ! de grace, disait-il » aux Harangueurs tant en vers » qu'en prose, arrêtez ce volcan » d'éloges qui me suffoque & » qui vous épuise, je n'ai rien » fait encore pour les obtenir. » Je ne serai point insensible aux » applaudissemens des peuples, » lorsqu'ils m'annonceront leur

» bonheur ; mais laiſſez-moi du
» moins le tems de travailler à
» les mériter.

Grand Prince, lui diſait-on, ſi nos éloges ne ſont pas un tribut, ils ſont une prophétie. » Eh ! » Meſſieurs, répondit-il, je ſuis » perſuadé que vous êtes des » excellens Orateurs, des Poë- » tes très-abondans ; mais per- » mettez-moi de ne pas vous » croire de grands Prophêtes ; » comment voulez-vous que » dans le courant de ma vie, » eût-elle deux ſiécles de durée, » je puiſſe trouver le tems d'ac- » complir tous les exploits que » vous m'attribuez, & qu'à moi » ſeul j'exécute à la fois les belles

» actions, les hauts faits de tous
» les Grands-hommes auxquels
» vous me comparez : ſi vous
» pouviez me perſuader ſi faci-
» lement la poſſibilité de les
» égaler, vous me feriez croire
» avant qu'il ſoit peu que je les
» ai tous ſurpaſſés. Quand on
» reçoit les honneurs du triom-
» phe avant que d'entrer dans la
» carriere, il y a tout à parier
» qu'on n'aura pas le courage de
» la remplir ; le peuple toujours
» exceſſif, s'enthouſiasme ſur
» quelques heureuſes apparen-
» ces, il ſe promet des merveil-
» les, la chaîne des circonſtan-
» ces interrompt ſes projets,
» l'ordre indispenſable des évé-

» nemens les dérange, & les
» murmures ſuccédent aux ap-
» plaudiſſemens ; les ſujets fron-
» dent avec injuſtice comme ils
» avoient admiré par engoue-
» ment, le maître ſe décourage,
» ſouvent il s'irrite, & le malheur
» public ſuccéde à la proſpérité
» qu'on s'était promiſe.

Un raiſonnement ſi ſage ne fit qu'accroître les acclamations des peuples, & Candor afin de ſe dérober à ces tranſports importuns, réſolut de s'échapper pendant la nuit pour ſe rendre dans une Province iſolée du Royaume de ſon pere, dont les malheurs étaient parvenus juſqu'à lui, & dont il avait réſolu de

reformer la mauvaise administration.

Il était déjà bien loin, lorsqu'on s'apperçut de son départ, & comme il avait fait une grande diligence, & que son chameau se trouvait extrêmement fatigué; il fut obligé de quitter le chemin pour aller chercher des palmiers qui lui présenterent un asyle contre la chaleur excessive du jour, le lieu semblait fait pour inviter au repos, une source d'eau claire & vive coulait à travers des fleurs sur un sable argenté, & des arbres touffus empêchaient les rayons du soleil de dissiper la vapeur légere qui entretenait la fraîcheur de ce bosquet charmant.

Candor

Candor, après avoir fait boire son chameau, se félicitait d'être échappé aux harangueurs, & jouissait délicieusement de cette volupté douce que fait éprouver l'aspect d'un beau lieu: il félicitait les habitants de la Campagne de leurs plaisirs purs, & de leur vie tranquille lorsqu'il vit arriver un paysan, dont les vêtements en lambeaux, laissaient voir un corps brûlé par le soleil, il paraissait chercher un asyle contre la poursuite de quelque ennemi prêt à l'atteindre; en effet, il ne fut pas plutôt tapi derriere un buisson, qu'un homme à cheval & bariolé de toutes couleurs, parut sur sa trace.

Ce dernier n'avait point perdu sa proye de vue: il saisit le malheureux par les cheveux, en lui ordonnant de le suivre & de marcher de bonne grace au cachot, où il allait le conduire : comme le coupable ou plutôt l'infortuné s'était jetté à genoux pour lui demander grace; l'homme bariolé, loin de se laisser attendrir, le frappait de son fouet sur le visage & sur les parties nues de son corps, en le menaçant du dernier supplice.

Le cœur du bon Candor saignait à ce cruel spectacle; mais comme il avait la plus grande vénération pour les loix, il ne demanda qu'en tremblant quel

était le crime de ce malheureux. Hélas! répondit l'infortuné en essuyant ses larmes & son sang qui coulaient en abondance, je venais de semer le seul champ que je possede, & qui suffit à peine pour nourrir ma famille. Une volée prodigieuse d'oiseaux de toute espece est venue y fondre de toutes parts; & j'avoue que je l'ai poursuivie de toutes mes forces, parce que je n'ai pu me résoudre à voir enlever la subsistance de mes malheureux enfans: coquin, interrompit l'homme bariolé, ne sçais-tu pas que tu dois respecter ces oiseaux, & que c'est un crime capital de les troubler, puisqu'ils sont consa-

crés aux menus plaisirs de Monseigneur le Prince Candor! O Ciel, s'écria le Prince, en y levant les mains! Et c'est pour les menus plaisirs du fils du Roi, que vous traitez ainsi les sujets de son pere! ah! gardez-vous de continuer, s'il sçavait —Oui Seigneur c'est ce que je lui dis envain depuis qu'il me poursuit, & c'est ce qui rend ma situation plus affreuse encore: il est bien horrible de se voir traiter si cruellement au nom du meilleur & du plus humain de tous les Princes: je le connais, répondit Candor, la larme à l'œil; je puis vous protester que loin d'approuver un pareil traitement, il le

punirait avec la derniere ſévérité, car il ne voudrait pas pour toutes choſes au monde être la cauſe de la moindre diſgrace arrivée au dernier de ſes ſujets ; je me flatte d'avoir quelque crédit auprès de lui, & croyez que ce que je vous dis eſt le pur ſentiment de ſon cœur.

Candor, en aſſurant de ſa bonté le triſte Villageois lui en avait donné une preuve efficace par une poignée de piéces d'or, ce qui en avait plus impoſé que ſes diſcours à l'homme chamarré, qui s'excuſa ſur la néceſſité de faire ſcrupuleuſement ſon devoir, & d'obéir exactement aux ordres qu'il avait reçus de Mon-

ſeigneur le Gouverneur de la Province.

Le payſan encouragé par la protection dont il venait de reſſentir les effets, ſe jetta aux pieds de Candor ; hélas ! Seigneur, lui dit-il, en embraſſant ſes genoux ; c'eſt ce que nous repréſentons ſans ceſſe à ceux qui abuſent ſi cruellement du pouvoir qu'on leur a donné ſur nous : ſi ce que l'on dit du Prince Candor eſt vrai, il aurait ſans doute bien du chagrin en apprenant l'état où nous ſommes réduits. Le Ciel nous a donné un bon Roi, la Providence nous a fait naître dans un pays fertile, la terre nous produit des moiſ-

ſons abondantes, & nous ſommes les plus malheureux de tous les peuples; l'herbe ſeche dans les prés, en attendant la faulx; les bleds abatus germent & ſe pourriſſent ſur les ſillons qui les ont produits, tandis qu'il ne nous eſt pas permis d'aller recueillir les fruits de notre labeur, & l'objet de notre ſubſiſtance.

Je vous promets que vous ſerez plus tranquilles déſormais; je vous invite toutes fois à ne jamais abuſer, vous de la clémence du Roi votre maître, ni vous, ajouta Candor au Cavalier, de l'autorité qui vous eſt confiée.

Nouvelles protestations de douceur & de modération de la part de l'homme bariolé, qui s'excusa cependant de rendre en ce moment la liberté au payſan, ſur ce qu'il ne pouvait le faire, ſans un ordre exprès de Monſeigneur le Satrape. Candor, qui ne voulait pas ſe faire connaître, & que l'on n'aurait peut-être pas voulu croire en le voyant iſolé de ſa ſuite, ne put déſapprouver cette exactitude; mais ayant demandé s'il y avait encore bien loin juſqu'au lieu de la réſidence de Monſeigneur le Satrape; & ayant appris qu'il n'y avait plus que quinze mille de chemin, il réſolut de ne pas

retarder plus long-temps les peines de ce malheureux; & quoique la chaleur fut encore exceſſive, il remonta ſur ſon chameau, & ſe rendit à la capitale de cette petite province, dans laquelle le ſervice du Roi ſe faiſait avec tant d'exactitude.

Je ne puis blâmer, diſait Candor en chemin faiſant, la ſévérité de ce Magiſtrat; mais je l'engagerai de l'adoucir: il faut que les peuples obéiſſent, & qu'ils ſoient ſoumis; mais il eſt encore plus néceſſaire qu'ils ſoient heureux. Comme il avançait à grands pas, il fut bientôt arrivé; & s'étant fait conduire

au palais du Gouverneur, il demanda à lui parler : Monseigneur n'est pas visible, lui répondit une espece de géant qu'il trouva à la porte ; il insista & parvint jusqu'à l'antichambre où il reçut la même réponse. Je vous prie de lui dire, reprit Candor, que c'est pour une affaire importante, & qu'il est question de rendre un grand service à l'étranger qui le demande.

Candor, d'après l'idée qu'il s'était formée du Gouverneur, ne doutait pas qu'une telle annonce ne le fît recevoir sur-le-champ ; & il se faisait d'avance une fête d'obtenir par ses instances, ce qu'il pouvaitordonner par son autorité.

Cependant il y avait longtems qu'il attendait lorſque l'eſclave auquel il s'était adreſſé vint lui dire que Monſeigneur était en affaire, & qu'il repaſsât dans l'après-midi ou le lendemain, s'il n'aimait mieux attendre : j'attendrai, reprit Candor, mon deſſein n'eſt pas d'interrompre les occupations d'un Magiſtrat ſi zélé pour le bien de l'Etat ; Dieu ſoit loué, diſait-il en lui-même : le Roi mon pere ſera bien ſatisfait d'apprendre la bonne conduite de ce Gouverneur ; & certainement il n'aura nul égard pour mes ſollicitations, ſi je ne lui obtiens une récompenſe digne

de ſon zele & de ſon mérite.

Cependant laſſé d'attendre, Candor ayant entendu du bruit dans le cabinet du Satrape, s'avança doucement vers la porte ; & craignant toujours de diſtraire le vénérable Magiſtrat, il s'aviſa de regarder à travers la ſerrure pour s'aſſurer s'il avait quitté ſes occupations : quelle fut la ſurpriſe du jeune Prince, de voir celui qu'il croyait trouver pâliſſant ſur quelque affaire épineuſe, s'amuſer à jouer avec une épagneule, à laquelle il jettait des boules de papier qu'il faiſait avec des feuillets qu'il arrachait au hazard de pluſieurs groſſes liaſſes de papiers qui ſe trouvaient

auprès de lui sur son bureau.

Le bon Candor ne sçavait s'il voulait en croire ses yeux ; il n'est pas possible, disait-il ! ..... C'est certainement M. son fils ; mais puisqu'il peut jouer ainsi dans le cabinet de son pere, je puis y entrer sans crainte de l'interrompre.

Candor ouvre la porte, & pétrifie Monseigneur, honteux de se voir surpris dans une occupation si puérile : cependant il veut reprendre sa dignité, ou plutôt son impudence ordinaire, & demande avec hauteur comment on a osé entrer sans son ordre.

Candor, qui d'abord s'était un peu caché le visage par le

désir qu'il avait de ne se point faire connaître, se découvre, s'avance & fixe le Satrape pour toute réponse; la foudre, tombant aux pieds du Gouverneur, l'aurait moins frappé que la vue du Prince. L'homme insolent se prosterne & se trouble; c'est le témoignage de sa confusion : ah Monseigneur! ... Votre Alteſſe.... qui pouvait croire ? .... Ce qui devait rendre cette scène très-plaisante pour Candor, c'est que la petite chienne qui n'entendait rien à tout cela, sautait toujours après son maître, & lui apportait toutes les boules de papier qui étoient éparses sur le parquet, pour l'inviter à la

faire jouer. Son maître avait beau la repouſſer de la main ; il ne pouvait parvenir à l'écarter.

Enfin Candor prenant pitié de ſa ſituation, le releva avec bonté ; ce n'eſt pas un grand mal, dit-il au Satrape pour le tranquilliſer, qu'un homme abſorbé d'affaires y faſſe diverſion un inſtant ; mais il faut autant qu'il eſt poſſible ne point faire languir ceux qui demandent juſtice, ou qui ont beſoin de protection. Il careſſa meme de la main la petite épagneule qui venait le flatter ; car le Prince aimait beaucoup les animaux, ce qui eſt toujours la marque d'un bon cœur.

Le Satrape raſſuré voulait faire oublier par ſon zele..... courir, appeler ſes gardes, & faire ſçavoir à tout le peuple l'arrivée du Prince; mais Candor le pria de n'en rien faire, & de le laiſſer jouir autant de temps qu'il ſerait poſſible du plaiſir de l'incognito, il lui apprit en même temps les raiſons qui l'avaient engagé à le prendre & à précéder ſa ſuite, & enfin la découverte que cette réſolution lui avait procurée; il ajouta qu'il n'entendait point que les habitans de la campagne fuſſent perſécutés à ſon occaſion, ni dérangés de la culture de leurs terres, ſous aucun prétexte que ce fut,

mais au contraire qu'ils fuſſent amplement dédommagés des pertes dont il pourrait être la cauſe.

Qui ſuis-je donc en effet aux yeux de la raiſon, ajouta ce bon Prince? Moi, comme tous les Grands de la terre, nous ne différons des autres hommes que par la baſe qui nous hauſſe; elle n'éleve notre tête que parce qu'elle eſt ſous nos pieds; & nous n'en ſommes pas plus grands, lorſque nous en ſommes tombés ou deſcendus: nous ne ſommes riches qu'en comparaiſon de la miſere du pauvre, forts que par ſa faibleſſe; puiſſants que par ſon aviliſſement: il eſt clair que nous

ne ſerions rien ſans lui ; c'eſt le zéro qui nous fait valoir. Je voudrais qu'il y eût moins de diſtance entre les habitans de la campagne & ceux de la Cour : les derniers ménageraient plus le peuple qu'ils mépriſent, & le peuple aimerait davantage ceux qu'il craindrait moins. Il n'y aurait rien à perdre ni pour les uns ni pour les autres. Quelle leçon pour le Satrape ! Mais l'hiſtoire ne dit point s'il en profita.

CHAPITRE IX.

Les Procès.

LE Prince & le Gouverneur traitaient encore la même matiere, quand on vint annoncer un client qui demandait une audience. Le Satrape voulut le renvoyer ; mais Candor ordonna qu'il fût introduit : c'était un de ces vieux militaires, dont le seul aſpect inſpire la vénération. La préſence de Candor lui valut un accueil qu'il n'aurait pas reçu dans tout autre inſtant : Seigneur, lui dit le Satrape avec une bienveillance qui

parut le ſurprendre, je m'occupe ſérieuſement de votre affaire, elle eſt ſur mon bureau : je vous promets qu'elle ſera décidée ſous peu de jours ; & il le reconduiſit avec tant de politeſſes, que l'Officier qui ne revenait point de ſon étonnement, ne ſçavait plus par quelle porte ſortir.

Quel eſt le ſujet de cette affaire, demanda Candor ? c'eſt, reprit le Satrape, un fait de chaſſe & de droits ſeigneuriaux, que des gens qui pourraient bien n'y avoir aucun droit diſputent à ce bon militaire qui ne manquerait pas de gagner ſon procès, s'il avait ſçu défendre auſſi bien ſes affaires que les frontie-

res du royaume ; mais je tremble que les preuves ne ſoient contre lui, auſſi bien que la poſſeſſion contre laquelle il a négligé de ſe pourvoir : il ne lui reſte qu'un ſeul titre qui lui eſt conteſté ; & je crains bien que les honnêtes gens qui ont beſoin d'avoir ſon bien ne gagnent par la forme.

Dites-moi ce que c'eſt que ces honnêtes gens-là, répondit Candor ?

Seigneur, reprit le Satrape, ce ſont des gens très-inſtruits des anciens uſages, qui pour éviter l'ennui, ſe ſont aviſés de s'occuper à raſſembler des faits qui n'ont jamais exiſté, pour les coudre

ſans ordre, ſans goût & ſans vraiſemblance, à quelques événements véritables qu'ils défigurent pour les faire cadrer enſemble ; ces miſérables productions n'auraient guere d'autres inconvénients, que de ruiner ceux qui ſe ſont chargés de les débiter ; mais ceux qui les font ſe ſont encore aviſés de s'aſſocier des gens qu'ils occupent à contrefaire de vieilles écritures ſur de vieux parchemins qui portent le tipe d'un Empereur mort il y a trois cents ans, & vous êtes tout ſurpris qu'après pluſieurs générations en vertu de ces beaux titres-là, celui qui ſe les fait faire, vienne vous redemander

l'héritage de vos peres, dont il vous prouve que vous n'avez la jouiſſance que par la conceſſion; & aux moyens d'une redevance, qui, n'ayant point été payée depuis pluſieurs ſiecles, abſorbe la valeur du fond dans lequel par conſéquent il ne manque pas de rentrer.

En attendant, reprit Candor, que je puiſſe remédier à un ſi cruel abus, vous me ferez plaiſir de faire valoir le titre de cet honnête militaire, auſſi loin que la juſtice pourra le permettre.

En ce moment les cris du peuple & le ſon des inſtruments annoncerent l'arrivée de Candor que l'on attendait dans la ville

avec un appareil qui témoignait la joie que l'on ſe promettait de ſa préſence; mais elle fut bientôt changée dans la plus grande conſternation, lorſque les Officiers apprirent qu'ils arrivaient ſans leur Prince, & qu'ils le cherchaient depuis la veille.

Candor ſenſible à cette marque d'attachement qu'il ne devait encore qu'à ſa réputation, conſola bientôt ſes ſujets en ſe montrant à eux & en leur faiſant voir qu'il était digne de leur amour, car il fit ſur-le-champ diſtribuer au peuple tous les préſents qu'on lui avoit deſtinés.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Les Jugements.

APRÈS avoir ainsi fait connaître sa générosité, Candor ne tarda pas à donner des preuves de sa sagesse & de sa clémence : il ne manqua pas le lendemain de se rendre au tribunal de la justice ; la cause du bon militaire & du falcifiste y fut plaidée : l'Avocat de ce dernier, qui depuis long-tems jouissait de la réputation d'un grand Orateur, ne démentit point sa célébrité. Il fut extrêmement applaudi de toute l'assemblée ;

mais Candor ne ſentit point la conviction paſſer juſqu'à ſon cœur.

Le vieux Officier qui n'était pas aſſez riche pour payer un Juriſconſulte célebre, avait pris pour ſa défenſe un jeune-homme inconnu, dont la préſence excita un murmure qui paroiſſait ne pas lui être favorable : ſon client ſe crut perdu; mais le jeune Docteur ſçut fixer inſenſiblement l'attention des auditeurs. Il parla avec cette rapidité, cette force que donne la défenſe de la vérité, & ne daigna pas répondre aux moyens prolixes & multipliés de ſon adverſaire. Il ſe réduiſit à démon-

trer par les preuves les plus fortes la validité du titre de sa partie. Le defenseur du falcifiste soutint au contraire l'invalidité de ce titre : la communication en fut sur-le-champ ordonnée ; mais pour comble de malheur, quelque recherche que l'on fit, il ne se trouva point.

L'Officier se vit condamner faute de pouvoir le produire : il sortait accablé de douleur & outré de désespoir de se voir soupçonné d'avoir pu supposer un titre qui n'existait pas, lorsque Candor lui fit dire de rester. Il commanda ensuite au Gouverneur de faire apporter tous les titres de ses biens : il déchira

la feuille principale de chacun; & en ayant fait des boules en les roulant dans ſes mains, il envoya chercher la petite épagneule, & les lui jetta comme il avait vu faire la veille à ſon maître : la petite chienne ne manqua pas de lui en rapporter une; il la déplia & remit cette feuille au vieux militaire, en lui ordonnant de ſe mettre en poſſeſſion ſur-le-champ de la terre dont ce papier était le titre, juſqu'à ce que le Gouverneur lui eût reſtitué celui qui l'aurait maintenu dans la ſienne.

Candor expliqua au peuple la raiſon qu'il avait eue de tenir cette conduite; & le Gouver-

neur qui se croyait heureux s'il ne lui en coutait que sa terre & sa place, remit l'une & l'autre au Prince en confessant sa faute.

Tout au contraire, lui dit Candor, je prétends que vous gardiez votre emploi pour le mieux remplir, & pour réparer le mal que vous avez pu faire par distraction : les fautes ne doivent point être punies comme les crimes ; il annonça ensuite au peuple qu'il écouterait toutes les plaintes pendant le tems qu'il demeureroit en cette ville.

Le lendemain un Laboureur des environs lui présenta une requête par laquelle il le sup-

pliait de vouloir bien lui faire rendre ſes meubles, que les receveurs des impôts lui avaient fait ſaiſir. Vous êtes donc contrevenu aux réglemens ? lui dit Candor. Très-doux & très-clément Seigneur, répondit le Villageois, il eſt vrai que ma famille & moi n'avons pas mangé toujours auſſi ſalé qu'il nous eſt ordonné, & que j'ai quelquefois bu un peu plus qu'il ne m'eſt permis. — Avez-vous payé ce que vous avez bu ? — Seigneur, il m'appartenait, & je l'avais recueilli dans mon Domaine ; mais les Seigneurs, Fermiers des Domaines de votre auguſte Pere, nous obligent à manger

beaucoup de ce sable âcre que l'on met dans tous les aliments ; & cependant ils nous défendent de boire, ou nous contraignent à payer un droit qu'ils exigent à leur volonté : si cette loi continue, votre Alteſſe Royale verra bientôt mourir tous ſes ſujets de la pepie.

Eh bien pour vous punir, reprit Candor, je vous ordonne d'aller inviter celui qui vous a condamné pour avoir trop bu, à venir diner demain à ma table, & vous ſerez obligé de l'y ſervir, ſans qu'il ſoit permis à aucun de mes Officiers de vous aider.

Le Publicain ne manqua de

ſe rendre à l'honneur inattendu qu'il recevait : il ne doutait pas, après une telle marque de faveur, qu'il ne fût ſur le point de faire une fortune immenſe ; & il avoit empli ſes poches de projets, qu'il eſpérait faire approuver au Prince, puiſque tous tendaient à augmenter conſidérablement les revenus de l'Etat, & tant ſoit peu les ſiens.

Candor le fit placer à table vis-à-vis de lui, & ne manqua pas de le preſſer ſans ceſſe de manger, & ſur-tout de lui ſervir les mets les plus aſſaiſonnés, tandis que le nouvel échanſon de ſon côté prenait ſa revanche,

& faisait la sourde oreille, chaque fois que le suppôt de Plutus lui demandait à boire. Celui-ci n'osoit se plaindre par respect pour le Prince ; quoique son appétit fût excité par les ragoûts piquants qui lui étaient présentés, il renvoyait son assiette toute pleine, & tournait dans sa bouche chaque bouchée pendant un quart d'heure.

Le Prince qui n'avait pas perdu de vue ce nouveau Tantale, résolut enfin de le délivrer sur la fin du repas, en portant la santé du Roi son pere à tous les convives ; & voyant que celui-ci ne répondait point à son invitation, qu'est-ce que

j'apperçois? lui dit-il : vous êtes le ſeul qui refuſiez de boire à la ſanté que je porte ; eſt-ce que vous n'aimeriez pas votre maître?

Je ſupplie votre Alteſſe de m'excuſer, répondit le Financier d'une voix altérée, je puis l'aſſurer que perſonne ne boira plus volontiers que moi à la proſpérité de notre glorieux Monarque ; mais il m'a été impoſſible d'obtenir un verre d'eau depuis que j'ai l'honneur d'être aſſis à la table de mon Souverain Seigneur.

Comment, dit alors Candor au Villageois, vous avez donc abuſé de la charge que je vous avais donnée : Je vous l'ôte dès

ce moment, & je vous avertis tous tant que vous êtes que je ne manquerai pas par la ſuite d'en faire autant à tous ceux qui vous imiteront. Le Financier comprit la leçon que le Prince lui avait donnée, remit l'amende au Villageois ; & tous les peuples burent à la ſanté du bon Prince, qui laiſſa boire & manger chacun à ſa guiſe.

Une affaire plus ſérieuſe & plus difficile donna lieu le lendemain à Candor de faire briller ſa ſageſſe. Un riche Lévite avait perdu un ſac de deux mille Roupies : il n'avait pas manqué de le faire réclamer dans tous les papiers publics, ni de le faire

afficher dans toutes les places & au coin des rues : cependant il avait peu d'espérance de le retrouver, parce qu'il pensait en lui-même qu'un sac d'especes de cette importance ne pourrait jamais se rendre ; & qu'il était bien plus simple de garder toute la somme, que de se contenter du quart qu'il avait promis à celui qui le rendrait : il fut plus heureux qu'il n'avait été confiant, son sac étant tombé entre les mains d'un honnête artisan qui le lui rapporta sur-le-champ.

Le Lévite fut saisi de surprise & de joie ; & ayant embrassé à plusieurs reprises l'hon-

nête homme qui lui rendait son argent, il prit le sac, l'enferma dans son coffre-fort, & quitta l'artisan sous prétexte d'une affaire pressante, mais qui ne l'occuperait qu'un instant.

L'artisan attendit patiemment plusieurs heures le retour du Lévite qui ne reparut point. Appellé chez lui par son travail, il le fit prier de vouloir bien acquitter l'engagement public qu'il avoit pris avec celui qui lui rapporterait son argent : il n'eut point de réponse ; il fit réitérer sa demande par un autre esclave qui ne reparut pas plus que le premier ; enfin offensé de l'espece de mépris qu'il éprouvait,

il prit le parti de s'introduire lui-même.

Après avoir ouvert plusieurs portes & traversé plusieurs appartements magnifiques, cet honnête homme parvint jusqu'à l'oratoire du Lévite qui parut surpris de sa présence : il vint cependant au devant de lui avec un air plein de bonté, & lui demanda quel service il desirait de lui : je voudrais moi-même, reprit l'artisan, pouvoir vous rendre gratuitement celui que vous venez de recevoir de moi ; mais je suis pauvre, mon travail ne peut suffire au soulagement de ma femme qui est infirme & à la subsistance de ma

famille qui eſt nombreuſe : expliquez-vous mon ami, répondit le Lévite, je ne vous comprends pas ; que voulez vous de moi? Ce que je veux Seigneur, répondit l'artiſan avec humeur parce qu'il était mécontent d'une réception à laquelle il ne croyait pas devoir s'attendre, je ne veux de vous rien autre choſe que les cinq cents Roupies que vous avez promiſes à celui qui vous rapporterait les deux mille que vous aviez perdues ; je vous les ai remiſes, rempliſſez votre promeſſe comme j'ai rempli mon devoir.

Remettez-vous, mon cher ami, reprit tranquillement le ſaint

homme, & rappellez-vous que vous vous êtes vous même payé par vos mains de la récompenſe promiſe, puiſqu'il eſt vrai que je n'ai trouvé que quinze cents Roupies dans le ſac que vous m'avez rendu. O Ciel ! s'écria l'honnête homme qui l'avait livré avec bonne foi, vous pouvez ſoutenir? ..... Ecoutez mon fils, interrompit encore une fois le Lévite : je ſuis caſuiſte, je ſçais que le menſonge eſt un péché mortel, & je ne voudrais pas mettre mon ame en péril pour ſi peu de choſe.

L'artiſan confondu demeura ſans réplique à une auſſi abominable ſuppoſition; & voyant

bien qu'il ne tirerait pas d'autre réponſe du méchant auquel il avait affaire; il ſortit de ſa maiſon outré de déſeſpoir, & courut ſe plaindre au Prince de la fraude indigne dont ſa bonne foi l'avoit rendu la victime.

Candor fit paraître l'un & l'autre à ſon tribunal, & les interrogea tour à tour. Je tiens un des premiers rangs dans le temple, dit le Lévite: depuis quarante années j'y jouis de l'eſtime de mes confreres & de la vénération du Public; le patrimoine des pauvres m'eſt confié depuis long-tems, & les Dames pieuſes de la Cour ont remis leur ſalut entre mes mains: un

homme comme moi doit être à l'abri de tout ſoupçon.

Un homme comme moi eſt bien à plaindre, dit l'artiſan à ſon tour, je ne ſuis qu'un pauvre ouvrier condamné tous les jours au travail avant que le ſoleil ſe leve, & long-tems après qu'il ſe couche : une femme infirme & cinq enfants en bas âge ont bien de la peine à ſubſiſter du peu de gain que je fais ; mais je m'applique à ſatisfaire les perſonnes qui veulent bien m'occuper ; je tâche de ne donner aucun ſujet de plaintes à mes ſupérieurs ; je fais en ſorte de n'être point à charge à mes voiſins, & ſi le Ciel me conſerve la

ſanté, j'eſpere voir celle de ma femme rétablie, mes enfants élevés dans les principes de la probité & dans l'amour de leur bienfaiſant & auguſte Souverain.

C'eſt aſſez, dit Candor, il faut l'un & l'autre affirmer par ſerment la vérité de ce que vous avez avancé; je jure, dit l'homme de Dieu que je n'ai trouvé que quinze cents roupies dans le ſac que ce vil ouvrier m'a remis. Et moi j'atteſte, dit l'artiſan, n'avoir rien ôté à la ſomme que j'ai rendue à cet honnête Lévite.

Je vous crois l'un & l'autre, dit Candor, le ſac que vous avez perdu était de deux mille Roupies? — Oui Seigneur, je le jure

& je veux que la malédiction du Ciel..... C'en eſt aſſez, reprit le Prince; & vous, vous aſſurez que vous avez remis au Seigneur Lévite le ſac tel que vous l'avez trouvé. — C'eſt la vérité : — il eſt donc clair que ce ſac ne peut être le vôtre, dit Candor au Lévite : il faut le rendre à cet honnête artiſan qui le gardera juſqu'à ce qu'on le lui réclame, & vous continuerez vos perquiſitions juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous appartient.

Le Lévite ſortit la confuſion ſur le viſage, la rage dans le cœur, en maudiſſant entre ſes dents Candor qui donna à l'ar-

tiſan la permiſſion de diſpoſer de la ſomme que la Providence avait remiſe entre ſes mains, en l'aſſurant que perſonne ne viendrait la demander, & tout le Public bénit le jeune Prince qui montrait tant de douceur & de ſageſſe.

CHAPITRE XI.

La Continence.

TANDIS que les arrêts de Candor excitaient l'admiration générale, les graces de ſa perſonne avaient touché le cœur d'une jeune femme que des motifs d'intérêt avaient unie depuis peu de tems à un riche vieillard: elle avait trouvé moyen de mettre ſa vigilance en défaut, & s'était venue jetter aux pieds de Candor; Seigneur, lui dit-elle, des parens plus avides de richeſſes que jaloux du bonheur de leur fille, m'ont unie au plus odieux de tous les maris: La

difformité de sa figure n'est rien auprès de celle de son esprit; & la ridicule passion qu'il a prise pour moi, toute vive qu'elle est, n'a cependant aucun pouvoir sur l'avarice insatiable dont il est dévoré : il me laisse manquer des choses les plus nécessaires; j'ose espérer que l'état où je me vois réduite pourra toucher votre cœur en faveur de l'infortunée Blandine.

L'apparition d'un Ange descendu sur la terre n'aurait pas causé plus d'admiration que la vue de la jeune Blandine : deux beaux yeux noirs communiquaient au cœur tout le feu dont ils étaient remplis, au moment

qu'ils se fixaient sur les vôtres; aussitôt que ses levres s'entr'ouvraient, on croyait voir les perles de la rosée entre deux feuilles de rose. Les lis ne paroissaient plus que la fleur de saffran, auprès de la blancheur de son teint. Sa taille fine & sa démarche légere rappellait sur-le-champ l'idée de ces nymphes qui rasaient les fleurs dans les campagnes sans courber leurs tiges; enfin le moindre de ses mouvements décélait mille attraits séducteurs qui ne peuvent se peindre, mais que les yeux les plus indifférents ne pouvaient laisser échapper.

Candor ne put cacher l'admiration

miration que lui causait ce chef-d'œuvre de la nature ; & comme il était très poli envers les Dames, il lui dit sur sa beauté des choses aussi galantes que spirituelles.

Hélas ! répondit Blandine, j'aurais peut-être mérité quelques-uns de ces éloges flatteurs, avant que les chagrins eussent flétri le peu d'appas dont la nature m'avait pourvue, mais la tristesse a tout fait disparaître.

En essuyant quelques larmes qui coulaient de ses beaux yeux, Blandine découvrait un bras & une main formés par les graces mêmes. L'intérêt que Candor parut prendre à sa douleur, ne

fit sans doute que l'augmenter, car la belle affligée redoubla ses larmes qui la rendaient encore plus intéressante ; & la crainte de s'évanouir la força de découvrir deux globes d'albâtre surmontés de deux boutons de rose qui auraient fait tourner la tête à tout l'univers.

Tous les courtisans qui avaient prévu cet évanouissement, étaient sortis depuis un quart d'heure, & il n'y avait pas d'apparence qu'aucun d'eux songeât à revenir aider Candor ; dans ces sortes d'occasions, l'à-propos des secours est plus efficace que le nombre.

Blandine cependant n'avait

perdu connaiſſance qu'autant qu'il le faut : elle fixait ſes yeux à demi-fermés ſur le Prince qui lui avait pris la main pour la faire revenir ; votre cœur, lui diſait-il, ne s'eſt ſoulagé qu'à demi : daignez me confier toutes vos peines ;..... & ſi celui qui les cauſe en était témoin, répondit Blandine, en détournant les yeux : Candor baiſſa les ſiens, quitta la main qu'il tenait, & ne ſçavait quel parti prendre, lorſque le mari de Blandine parut tout-à-coup.

Daignez, Seigneur, dit-il au Prince, écouter les juſtes plaintes..... Il n'eut pas la peine d'achever lorſqu'il apperçut ſa

femme que Candor tâchait de dérober à ſa vue : ah ! Prince, je n'ai plus rien à vous apprendre, s'écria l'époux de Blandine ; & ce que je vois, loin de m'affliger, me fait eſpérer que vous ne me refuſerez pas la permiſſion que je venais vous demander de me ſéparer de la plus belle & de la plus méchante de toutes les femmes. Ses graces & ſa douceur apparente ont pu vous prévenir en ſa faveur ; mais je vous avertis que cet extérieur ſéduiſant n'eſt qu'une trahiſon de la nature dont je ſouhaite que vous ne ſoyez jamais la victime.

Le mari de Blandine ſortit ; & Candor prenant ce qu'il ve-

nait d'entendre pour l'emportement d'un époux irrité, promit à cette belle toute l'assistance qui dépendrait de lui pour adoucir son sort ; mais le plus aimable de tous les Princes, étant aussi le plus sage, il sçut résister aux caresses de la jeune Blandine, & lui fit entendre que la bienséance ne lui permettait pas de choisir une autre retraite que le temple de Pudor : cette Déesse était alors en grande vénération chez les femmes de Félicie ; & sa mémoire est encore révérée, quoique son culte soit détruit.

Il y avait plusieurs de ces temples dans toutes les villes pour tous les rangs & pour tous

les âges : les filles n'en sortaient qu'au moment où elles devaient passer dans les bras des époux qui leur étaient destinés ; & de jeunes veuves qui prenaient le parti de s'y retirer après la mort des leurs, trouvaient plus facilement à les remplacer : on y recevait aussi les femmes qui ne voulaient point partager la mauvaise conduite de leurs maris ; & c'était une tache ineffaçable pour un homme dont la femme avait été contrainte d'avoir recours à la Déesse.

Cette nécessité que l'on avait faite aux maris de mériter l'estime de leurs épouses, & la crainte d'en être privés avec

ignominie, était pour les hommes un frein plus puiſſant que les loix mêmes : celles auxquelles les femmes étaient ſoumiſes dans ces retraites, n'étaient pas moins ſéveres. Un maſque hideux que l'on appliquait ſur le viſage, était la punition de celles qui avaient offenſé la Déeſſe : on le laiſſait plus ou moins long-tems, & quelque fois même toute la vie ſuivant la grandeur de la faute ; mais il y avait peu d'exemples de cette derniere punition ; & l'on comptait à peine dans chaque ſiecle une femme qui eût voulu ſacrifier ſa beauté à ſon amant, pas même celles que la nature avait le moins favoriſées.

La propoſition de Candor fit d'abord réflechir la jeune Blandine ; mais le peu d'impreſſion que ſes charmes avaient paru faire ſur le Prince, l'avait ſi vivement piquée, qu'elle ſe détermina dans ce moment de dépit, & l'amour propre lui tint lieu de vocation. D'ailleurs une femme qui avait été mariée, était libre de ſortir du temple quand elle le jugeait à propos ; & peut-être que Blandine ſe flattait dans le fond de ſon cœur, qu'elle obtiendrait plus aiſément celui d'un Prince ſi vertueux, lorſqu'elle s'en ſerait rendu digne par une longue retraite & par une conduite exemte de reproches.

Cette derniere réflexion pourrait bien être celle qui détermina l'amante de Candor; car une femme ne renonce pas aiſément à la conquête d'un jeune Prince, quand une fois elle ſe l'eſt miſe dans la tête; & ce qui juſtifie cette idée, c'eſt qu'elle pria Candor de la faire conduire dans un des temples de la Capitale où elle ſçavait que le Prince avait droit d'entrer pluſieurs fois dans l'année pour y entretenir celle qui lui était deſtinée.

Candor obſerva que ce temple était particuliérement conſacré aux Vierges; mais Blandine l'aſſura en baiſſant les yeux, que

rien ne s'oppoſerait à ce qu'elle y fût reçue.

De par tous les Diables, s'écria le grand Paſſe-Partout, cette femme n'avait pas tort de vouloir quitter ſon vieux mari; que Diable cet animal en voulait-il faire, puiſque, ... Je ne veux pas achever.....

Je ſuis charmée de voir que vous avez des ſentiments, lui dit affectueuſement la Reine, je penſe comme vous que ce vieillard avait eu grand tort; mais la jeune Blandine en eut encore plus de s'adreſſer à ce Monſieur Candor, qui eſt bien le Prince le plus faſtidieux que j'aye vu de ma vie.

Votre toujours puiſſante Ma-

jeſté, répondit la favorite, me permettra de lui dire qu'elle précipite un peu ſon jugement ſur ce Prince avec lequel je ne déſeſpere pas de la réconcilier à la fin de cette hiſtoire; à la bonne heure, reprit la Reine, car je vous avoue que je ne puis ſouffrir la conduite que votre précieux Candor tient avec la charmante Blandine, qui me parait être vraiment une femme à ſentiments.

CHAPITRE XII.

Les Facards.

LA jeune Blandine partit avec l'eſpérance de voir un jour réuſſir ſes projets; & le Prince de ſon côté ſe mit en marche pour ſe rendre vers la Province Vexata qui lui avait toujours paru mériter l'attention du Gouvernement.

Ce pays, un des plus riches de ſon Royaume, qui s'appellait autrefois Crédulie, appartenait alors à un des ancêtres de Candor : ce Prince ſe nommait Crédo ; il était aveugle, & s'é-

tait fait conduire toute sa vie par une espece d'hommes appellés Facards, qui se dépouillaient généreusement du bien que souvent ils n'avaient pas, soit pour vivre aux dépens des autres, soit pour envahir leurs possessions. La pauvreté à laquelle ils paraissaient se condamner, n'était donc pour eux qu'une affaire de pure forme; mais au moyen de cette même forme, ils parvenaient à se rendre maîtres de tous les fonds des Citoyens. Pour les engloutir avec plus de promptitude & de sûreté, ils s'étaient chargés de la correspondance entre le Ciel & la terre: leurs orateurs avaient persuadé les

peuples qu'ils ne pouvaient rien obtenir ſans leur entremiſe : & c'était dans leurs temples que l'on portait le juſte tribut que les humains payent aux Divinités bienfaiſantes qui les protegent.

Les Facards imaginerent enſuite les moyens de doubler ces préſens, en ajoutant aux Dieux bons & ſecourables d'autres Dieux méchans & deſtructeurs, de ſorte qu'ils reçurent en même tems & les offrandes de la reconnaiſſance, & les tributs de la crainte ; cependant ces deux ſources abondantes ne purent déſaltérer la ſoif qu'ils avaient des richeſſes : ils réſolurent de

profiter du crédit qu'ils avaient ſur l'eſprit facile de Crédo.

Ce Prince touchait aux derniers inſtants de ſa vie : ils lui perſuaderent qu'ils lui procureraient après ſa mort dans un pays délicieux, la poſſeſſion d'un Domaine auſſi conſidérable que celui qu'il leur abandonnerait ſur la terre : vous ne nous céderez, lui diſaient-ils, que des biens dont vous ne pouvez plus jouir que quelques inſtans, pour un royaume que toutes les forces humaines réunies enſemble ne pourraient vous enlever : ces ſujets faibles, ignorans, en proie à toutes ſortes de vices, ſur leſquels vous nous remettrez

votre pouvoir, ſeront compenſés dans l'autre poſſeſſion par un nombre pareil de ſerviteurs intelligens, attentifs, prévenans, poſſédants toutes les qualités, doués de toutes les vertus, qui n'auront d'autres ſoins que ceux de vous ſervir, d'autres vœux que ceux de vous plaire.

Cet échange parut trop avantageux au bon Crédo pour le refuſer; & ce Prince aveugle abandonna par une ceſſion perpétuelle aux Facards ſa Province de Crédulie, qui dès ce moment changea de nom pour prendre celui de Véxata; les habitants, en prenant le nom de Vexati, s'apperçurent du chan-

gement d'adminiſtration; mais ils avaient commencé à faire apprentiſſage de patience & de ſoumiſſion ſous les dernieres années du regne du Prince faible qu'ils venaient de perdre; & leurs nouveaux maitres les réduiſirent inſenſiblement à une ſervitude pire que l'eſclavage.

L'opprobre avilit l'ame & flétrit le courage. Les malheureux Véxati fléchiſſaient ſous le joug ſans murmurer, & ſupportaient patiemment les malheurs de leur vie préſente dans l'eſpérance d'un avenir heureux qu'on ne ceſſait de préſenter à ceux qui marquaient le plus de ſoumiſſion & de confiance.

C'eſt dans ce triſte état qu'ils étaient réduits, lorſque Candor réſolut de changer leur ſituation ou du moins de l'adoucir : il avait beſoin des plus grandes précautions pour engager ces infortunés à recevoir une condition plus douce ; plus ils étaient malheureux, plus ils étaient ſatisfaits. L'aveugle ſuperſtition dont ils étaient la victime, ne leur aurait pas permis de changer leur ſort pour celui des Princes les plus puiſſants : ils béniſſaient leurs chaînes, & plaignaient les peuples libres ; ils mépriſaient l'opulence de leurs voiſins, & s'énorgueilliſſaient de leur propre miſere.

Le Prince aveugle qui tenait ſon héritage de ſes peres, ſçavait bien qu'il ne pouvait démembrer cet appanage de la couronne de Félicie. Il n'avait donc cédé la Province de Crédulie que ſous l'autorité des loix & du Souverain de Félicie dont elle relevait toujours ; & les Facards en étoient ſeulement les Gouverneurs perpétuels, au moyen d'une redevance annuelle qu'ils payaient au Roi le plus mal qu'il leur était poſſible, en aſſurant qu'ils avaient bien de la peine à lever ce ſubſide dans la Province.

Candor qui n'avait point voulu les prévenir ſur ſon ar-

rivée, parut à leurs portes au moment où ils s'y attendaient le moins, & fut témoin de leur ignorance avant que de l'être de leur mauvaise foi.

Un étranger qui revenait d'Egypte avait été arrêté aux barrieres, parce qu'on avait trouvé dans ses malles une figure humaine entiere & enveloppée de bandelettes. Les Experts avaient été appellés pour dresser un procès-verbal de ce fait; ils avaient déclaré que, par des signes certains que leur art leur faisait connaître, ce cadavre avoit été étouffé & desséché dans un four. Le malheureux étranger avait été trainé comme

ſſaſſin devant le révérend Ar-
énicus, qui pour lors était gé-
éral des Facards : l'accuſé pro-
eſtait envain qu'il n'avait étouffé
i fait griller perſonne de ſa vie ;
que l'objet du délit dont on l'ac-
uſait était une momie bien em-
baumée & conſervée depuis plus
le trente ſiecles ; qu'elle lui avait
couté vingt mille ſéquins, parce
qu'elle paſſait pour être la plus
belle & la plus ancienne momie
qui fut alors en Egypte, &
qu'il eſpérait que tous les curieux
viendraient voir ſon cabinet
d'hiſtoire naturelle lorſqu'elle y
ſerait placée.

Vous êtes un impoſteur, ré-
pondit le révérendiſſime Arcé-

nicus; ſi vous ne voulez ſubir à l'inſtant la punition que mérite votre crime, il faut le confeſſer tout à l'heure, & avouer que ce que vous appellez une momie d'Egypte, n'eſt autre choſe que le corps vénérable du grand Prophête *Inſinuit*, qui partit il y a cent ans pour aller prêcher dans le Japon la vertu de nos huitres *, & que le Pâtiſſier de l'Empereur de Siam jetta tout vif dans ſon four ardent, parce qu'il le ſurprit dans le moment que cet auguſte

* Le révérend Pere qui plaçait Siam au Japon, ignorait vraiſemblablement la Géographie auſſi bien que l'art d'embaumer les corps en Egypte.

Prophête voulait faire abjurer à ſa fille ſes anciennes erreurs, & lui prouver qu'une huitre eſt meilleure à manger que les vilains limaçons à qui juſques-là elle avait donné la préférence *.

Je veux que la premiere huitre que j'avalerai, ſoit fraiche, ſoit marinée, me ſerve de poiſon, répondit l'étranger, & ſi j'ai jamais connu votre Prophête, & ſi j'ai jamais approché le Japon plus près que trois cens lieues : je ſupplie votre révérence de me faire rendre ma

---

* On va voir dans le chapitre ſuivant, en quelle vénération les huitres étaient parmi les Facards.

momie ; & s'il faut payer quelques droits de paſſage, je vous promets de les acquitter ſur-le-champ ſans m'arrêter.

Eſt-ce que vous auriez eu le malheur de manger quelquefois de votre ſeul & propre mouvement des huitres, s'écria le tévérend pere Arcénicus ! Si j'en ai mangé de mon propre mouvement, reprit l'étranger ? pourquoi non ? Ne dirait-on pas à vous entendre qu'il faut pour cela une autre impulſion que la ſienne ? Une inſpiration divine ? Parbleu oui ! j'en ai mangé : je me rappelle d'en avoir avalé chez le reſtaurateur plus de cent douzaines de Dieppe, de Can-

cale

cale & de Marennes, en buvant du vin de Chably, & en careſſant l'écaillere qui était aſſez jolie, & qui certainement était plus appétiſſante que tous les freres Caffards de la terre.

Point d'injures mon fils, dit doucement le pere; ne convenez vous pas que comme il y a fagot & fagot, il doit de toute néceſſité y avoir huître & huître? Eh, que Diable! s'écria l'autre, que toutes ces queſtions ſubtiles impatientaient, il y en a de grandes, de petites, de vertes, de blanches; mais au bout du compte, ce ſont toujours des huîtres. — De ſorte donc que vous ne croyez pas qu'il y en ait

de plus respectables les unes que les autres : — en vérité, mon cher ami, il faut que vous soyez bien huître vous-même pour me demander de pareilles miseres ! O Ciel ! daignez lui faire miséricorde, s'écria le révérend : sçavez vous bien, sacrilége & blasphêmateur que vous êtes, que si vos crimes nous avaient été révélés par tout autre que par vous, la moindre punition que vous auriez mérité, c'eût été d'être grillé dans la grande coquille avec de la chapelure, & ensuite jetté dans la mer ; mais en faveur de ce que vous avez confessé volontairement vos fautes, & que d'ailleurs vous êtes

étranger, vous en ſerez quitte pour neuf cents quatre-vingt-dix-neuf coups de diſcipline, rachetables de mille ſéquins après nous avoir préalablement remis le corps de notre bienheureux Prophête *Inſinuit*, que la Providence a fait paſſer juſqu'à nous d'une maniere ſi digne de notre admiration.

L'étranger allait payer les mille ſéquins, ou recevoir les étrivieres qu'on avait laiſſé à ſa diſcrétion par la clémence du chef des Facards, lorſque Candor vint à propos pour abſoudre l'innocent voyageur.

Les huîtres que cet infidele a mangées, dit ce Prince, étant,

selon son aveu, de Marennes, de Dieppe & de Cancale, ne sont point des huîtres mystérieuses, point nées sur le rivage heureux & saint que le Ciel a confié à vos toujours infaillibles révérences : cet homme ne peut avoir commis de profanation sur une terre profane : quant à ce cadavre qu'il a payé si cher, & que vous revendiquez, il ne peut être celui dont vous parlez, attendu qu'il est aisé de voir qu'il n'a jamais eu de barbe au menton, qu'il n'est pas moins aisé d'y remarquer deux mammelles considérables que les Aromates qui l'embaument n'ont pu dessécher ; & pour peu que votre ré-

vérence veuille prendre ſes lunettes, & pouſſer plus loin l'examen, elle s'appercevra facilement que ce ne peut être celui qui voulait faire prendre le goût de vos huîtres à la fille de celui qui faiſait les petits pâtés du Roi de Siam.

Comme le révérend pere n'était pas fort ſur la controverſe, & que d'ailleurs il ne voulait pas paraître contrarier le Prince, l'étranger fut abſous, & partit ſans vouloir ni boire ni manger, ni parler dans un pays où l'on faiſait un crime de tout.

Les Facards reçurent le Prince avec de grandes marques d'affection pour ſa perſonne, &

d'obéiſſance pour toutes ſes volontés : ils lui firent voir toutes les curioſités de leurs maiſons que Candor eut la bonté d'admirer ; & après lui avoir donné un ſoupé magnifique, ils le conduiſirent en grande cérémonie à l'appartement qui lui était deſtiné ; ils ne manquerent pas de faire préſent à tous les officiers de ſa troupe des plus belles coquilles qu'ils euſſent ; & comme ils voulurent paraître avoir remis toute l'autorité entre les mains du Prince, dès le moment qu'il était arrivé chez eux, ils lui demanderent la permiſſion de faire débiter leurs coquilles dans le Royaume ſui-

vant l'uſage accoutumé. Le Prince, qui de ſon côté voulait les traiter avec ménagement, leur dit qu'il ſerait le protecteur de tous les pieux établiſſements qu'ils avaient créés pour le bonheur de ſon peuple, & pour le bien de l'Etat : cette démarche de leur part n'était pas ſans motif, comme on le verra dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XIII.

Les Huîtres.

CANDOR qui s'était levé de bon matin, se promenait hors de la ville avec quelques personnes de sa suite, lorsqu'il vit sortir par une porte dérobée des Facards, une petite voiture couverte, accompagnée d'un des leurs, qui ne paraissait pas se soucier d'être apperçu : il l'aborda cependant ; & s'étant informé de la santé de leur chef, il lui demanda comme par maniere de conversation, quel était le sujet de son voyage : très-auguste Prince, reprit le Facard

votre Alteſſe ſçaura que ce petit chariot que je conduis juſqu'à la mer eſt chargé de trois barils qui contiennent des coquilles d'huîtres ſacrées que nous envoyons à nos freres des autres Provinces, pour qu'ils les diſtribuent moyennant une petite rétribution aux perſonnes pieuſes qui ne peuvent venir les chercher elles mêmes en ce ſaint lieu; je vais les faire embarquer au port prochain ſur un vaiſſeau préparé pour le tranſport de ces précieuſes coquilles.

Candor loua le zèle des révérends Peres, & laiſſa partir celui qui eſcortait le chariot; mais il avait remarqué que quatre

puiſſants chevaux pouvaient à peine le traîner : il ſoupçonna quelque m ſtere; ce n'était pas qu'il ne fût perſuadé que les Facards etaient gens à bien vendre leurs coquilles ; mais comme on ne lui en revendait pas facilement, il dit à quatre Officiers de ſa ſuite de marcher ſur les pas du Facard; & lorſqu'ils ſeraient aſſez éloignés de la ville, de l'arrêter ſous prétexte qu'il emportait des denrées contre les ordres du Prince, & de le lui amener tandis que l'on viſiterait ſes barils, dont on viendrait promptement lui faire rapport par un autre chemin.

On doit prévenir pour l'in-

telligence de ce chapitre, que dans le bras de mer qui traverſait la province Véxata, il ſe trouvait des huîtres d'une groſſeur énorme & d'un goût exquis; mais elles étaient extrêmement rares, parce que la nature retient ordinairement ſur la quantité ce qu'elle donne en qualité; il arrivait même qu'elles manquaient tout-à-fait pendant certaines années, où l'on ne pêchait que des coquilles.

Les Facards de Véxata n'étaient pas moins gourmands qu'ils le ſont ailleurs : ils firent croire au peuple que ſes crimes faiſaient fuir ces huîtres loin de leurs bords, & que leur

abondance au contraire était la récompense de leurs bonnes œuvres.

Dès qu'on a mis une fois du mystere à un événement naturel, on peut pousser le merveilleux aussi loin qu'on le juge à propos. Les huitres furent regardés comme les Dieux protecteurs du pays : il fut défendu d'en manger sous peine de sacrilége ; il fut ordonné de les apporter toutes aux révérends Peres ; & dès qu'elles furent dans le temple des Facards, elles firent des prodiges, & rendirent des oracles peu intelligibles à la vérité ; & c'est vraisemblablement de-là que vient le proverbe

de *raiſonner comme une huître.*

Toutes les huîtres à l'écaille n'avaient pas indiſtinctement le don prophétique ; mais la connaiſſance en était réſervée aux ſeuls Facards ; & la crainte d'avaler quelque Divinité mâle ou femelle, ne permettait pas aux peuples d'en tâter.

Ceux qui s'en étaient abſtenus toute leur vie, & s'étaient ſoumis aveuglément à toutes les déciſions des Facards, pouvaient eſpérer après leur mort d'être auſſi changés en huîtres, ce qui ne faiſait pas une métamorphoſe ſi conſidérable pour quelques-uns.

Candor qui aimait les huî-

tres mais qui ne les adorait pas, s'était très-ſcandiliſé de la fourberie des Facards ; il ſçavait d'ailleurs que le malheur des peuples ſuit preſque toujours la ſuperſtition ; mais c'eſt de toutes les maladies de l'humanité la plus difficile à guérir : ce ne pouvait être ni l'ouvrage de l'autorité, ni celui de la raiſon ; il fallait ſe ſervir du même moyen que les Facards avaient employé, la ruſe & la patience, enfin tout attendre des circonſtances : il ne manqua pas de s'en préſenter de favorables.

Les Officiers que Candor avait envoyés à la ſuite du caiſſon conduit par le Facard, accouru-

rent lui dire que les barils dont il était chargé, étaient remplis de pieces d'or & d'argent, que l'on pouvait eſtimer pluſieurs millions; que deux d'entr'eux gardaient le Facard, tandis qu'ils étaient venus avertir le Prince de cette découverte.

Emmenez encore avec vous, lui dit Candor, dix de mes Officiers, vous paraitrez ignorer la permiſſion que je donnai hier aux Facards, & prendre ſur vous cet acte de violence pour conſerver mes droits: ceux d'entre vous qui gardent le conducteur, le rameneront comme pour avoir le témoignage de la permiſſion qu'il vous a allégué; tandis que je

lui expédierai un passe-port pour ses coquilles, vos camarades se hâteront de vuider les barils des especes qu'ils contiennent, & les rempliront avec la même diligence des premieres coquilles d'huîtres qu'ils trouveront sur le bord de la mer, & vous m'apporterez sur vos chameaux le mieux qu'il vous sera possible, les especes que les Facards voulaient soustraire.

Tout se passa suivant l'intention de Candor: il était à s'entretenir paisiblement avec le chef des Facards, lorsque le conducteur du chariot arrêté vint lui adresser ses plaintes de la violence que ses Officiers avaient exercé con-

tre ſes intentions. Le Prince, loin d'excuſer leur zèle, feignit un grand mécontentement de leur conduite, & fit appeller ſon ſécretaire pour délivrer un paſſe-port général pour tout ce que les révérends Peres voudraient faire ſortir non-ſeulement de la Province, mais encore du Royaume.

Le ſecrétaire ne s'étant point trouvé, on le fit long-tems chercher; & ne paraiſſant point, le Prince écrivit de ſa propre main le paſſe-port qu'il déchira pluſieurs fois parce qu'il ne le trouvait pas aſſez bien conçu: les Officiers avaient eu plus de tems qu'il ne leur en fallait; &

avaient si bien renfoncé les barils, que le Facard ne s'apperçut de rien à son retour.

La prise des Officiers de Candor en valait bien la peine : lorsqu'elle fut apportée à son palais, sans que personne s'en fut apperçu, il se trouva qu'elle se montait à deux millions de Roupies : le Prince en donna mille à chacun de ses Officiers, & mille autres pour les distribuer avec choix parmi le peuple, dont il fallait gagner la confiance; ils exécuterent encore cette fois ses ordres d'une maniere conforme aux intentions de leur maître, & tout-à-fait digne de la générosité de ce

bon Prince : ils s'informaient des familles les plus pauvres, allaient chez les malades, prévenaient les infortunés que la timidité laiſſait manquer de ſecours ; enfin ils ſe firent adorer, & leur Prince fut béni par tout le peuple.

Les eſprits ainſi diſpoſés, Candor voulait donner une fête à l'occaſion de ſon arrivée ; mais le chef des Facards lui fit obſerver qu'il ſerait peut-être plus à propos d'attendre la fête de la cinquantaine. Ce jour ſolemnel était celui où l'on expoſait au peuple une eſpece de plateau en forme de châſſe de criſtal, au milieu de laquelle on voyait un

plat chargé de cinquante douzaines d'huîtres, parmi lesquelles il devait toujours s'en trouver une qui annonçait au peuple ce qu'il avait à craindre & à espérer pendant l'année: cette cérémonie se passait sur le rivage, où l'on dressait un autel; & dès que l'oracle avait parlé, on rendait les Dieux à leurs élémens, en jettant les huîtres dans la mer.

Candor consentit volontiers à cette proposition qui se trouvait favorable à ses projets, & fit publier que chaque citoyen pouvait jusqu'à ce moment lui adresser un mémoire qui exposât sa situation, promettant de la

rendre auſſi fortunée qu'il ſerait en ſon pouvoir.

La douceur & la ſageſſe de Candor lui avaient gagné tous les cœurs, & ſes Officiers joignant les effets aux promeſſes, avaient établi la confiance dans tous les eſprits.

Les Véxati commençaient à reſpirer depuis ſon arrivée, & il était déja venu dans la tête de quelques-uns que l'on pouvait être plus heureux ſous ſon gouvernement que ſous l'adminiſtration des Facards.

Cependant la ſubſtitution que Candor avait fait faire à la place du tréſor des révérends Peres, ne s'était vraiſemblablement pas

encore découverte, car ils n'avaient laiſſé échapper aucune plainte, ce qui engagea les Officiers de Candor à ſe méfier de quelque trahiſon ſecrette : quoique le Prince ne fut point né méfiant, il crut devoir ſuivre cet avis, il invita tous les jours leur chef à manger avec lui, & ne goûta d'aucuns mets qu'il n'en eût auparavant ſervi au révérend Pere Arſénicus.

On peut préſumer ſans bleſſer la charité que cette précaution fut ſage, car on apprit que le conducteur du tréſor chargé de le faire paſſer chez un petit Prince voiſin & de tout tems ennemi de la Félicie, y était

arrivé; que ce Prince, indigné de ne trouver que des coquilles au lieu des ſommes qui lui avaient été promiſes pour déclarer la guerre au Roi Félix, avait fait pendre le Facard, & avait promis d'en faire autant à tous ceux de ſes confreres qui lui tomberaient ſous la main pour ſe venger de la mauvaiſe plaiſanterie qu'il croyait avoir eſſuyée : cependant le chef des Facards ne laiſſa pas échapper le moindre murmure, & ne fit paraître aucun reſſentiment lorſqu'il apprit cette nouvelle.

Dans ce tems-là les tranſports du peuple pour Candor qui ne ceſſait de le combler de biens,

commençaient à cauſer des allarmes au prévoyant Arſénicus, que les précautions du Prince ne laiſſaient pas que d'embarraſſer; il attendait avec impatience la grande fête des huîtres pour exécuter le projet qu'il avait conçu; elle arriva.

Depuis long-tems les Facards faiſaient des diſpoſitions pour qu'elle fût plus ſolemnelle qu'elle n'avait jamais été : ils n'avaient pas manqué de jetter parmi les peuples des ſemences de terreur capables de les allarmer, & de les faire rentrer ſous le joug par la crainte; mais Candor avait pris un meilleur parti : il les avait entraîné par ſes careſſes

&

& par ſes bienfaits ; il avait fait rendre à chaque citoyen le mémoire qu'il en avait reçu, avec une réponſe qui ſervait d'obligation pour payer au jour même de la grande fête une ſomme plus ou moins conſidérable, ſuivant la fortune & les beſoins de chacun.

Tous les peuples de Crédulie s'étaient rendus ſuivant l'uſage ſur les bords de la mer : l'autel y fut porté, le plat d'huîtres myſtérieuſes fut placé deſſus ; & après les offrandes & cérémonies accoutumées, le Prince Candor entra dans le ſanctuaire pour donner au peuple l'exemple de l'hommage que l'on doit

au culte établi. Les Facards, la tête & le visage couverts, étaient rangés des deux côtés de l'autel, les bras croisés sur la poitrine. Dans l'attente de l'oracle, on gardait ce silence profond qui inspire la vénération, & qui rend plus augustes les cérémonies mystérieuses : le Prince s'avance suivi de ses Officiers ; mais à peine s'est-il prosterné devant l'autel, qu'il en sort une voix terrible & menaçante qui prononce ces paroles : . . . . . *

* *On n'a osé rapporter l'horrible imprécation qui se fit entendre contre les bons Princes qui veulent gouverner leurs sujets par la justice & la douceur, & cet abominable sacrilége prononcé par une huître : elle était prête à prendre crédit.* Tantum &c. . . .

Mais Candor qui a prévu la prophétie, n'en parait pas plus ému : en ſe relevant il donne de la tête dans le plateau ſur lequel les huîtres étaient dreſſées, les renverſe, & fait rouler de toutes parts des coquilles d'huîtres, dont les Facards avaient mangé les Divinités à leur déjeûné avant de venir à la cérémonie.

Le peuple parait indigné de cette ſupercherie ; mais ce n'eſt pas tout, Candor fait ſigne à ſes Officiers qui briſent l'autel, & découvrent à tous les yeux le Facard, qui, par le moyen d'un porte-voix, venait de rendre un ſi bel oracle : les Officiers du

Prince tombent dessus, le garotent, & lui font avouer sa fourberie.

Alors Candor se tournant vers le peuple, lui adresse ces paroles mémorables. » Les Dieux » ne sont point enfermés dans des » coquilles ; ils rempliſſent également le Ciel, la terre & la mer » qu'ils ont créés : ils vous ont » envoyé les huîtres comme les » autres productions de la nature, » pour vous nourrir, & les Fa- » cards pour exercer votre pa- » tience, comme les punaises & » les autres vermines qui sucent » le sang, & qu'on écrase. Ils » vous ont envoyé ce fléau pour » vos fautes ; ils m'ont chargé du

» ſoin de récompenſer vos ver-
» tus : le tems de la vengeance eſt
» paſſé, j'apporte celui de l'abon-
» dance : ils vous ont puni par juſ-
» tice, ils vous pardonnent par
» bonté ; les petits & les grands
» ſervent également à l'éxécu-
» tion de leurs décrets ; mais les
» Facards & leurs ſemblables ne
» ſont jamais que les inſtruments
» de leur colere, & les Rois & les
» Princes ſont les diſpenſateurs
» de leurs bienfaits. «

Alors Candor apprit au peuple comment il avait ſurpris le tréſor que les traîtres faiſaient paſſer à leurs ennemis, & acheva d'en faire diſtribuer le reſte, non comme un préſent de ſa li-

béralité, mais comme la reſtitution de leurs patrimoines qu'ils avaient eu la faibleſſe de porter à des ſcélérats qui en avaient fait un ſi pernicieux uſage.

Le peuple combla Candor de bénédictions, & le reconduiſait en chantant ſes louanges, lorſque le Prince reçut un courier de Dolcina, qui lui apprit que le Roi Félix avait été frappé d'une attaque d'apoplexie, qui laiſſait peu d'eſpérance pour la vie de ce bon Prince. Candor fut pénétré de cette triſte nouvelle; & la douleur la plus vive vint troubler la ſatisfaction la plus douce d'avoir ſçu délivrer les malheureux Vé-

xati du joug odieux des Facards.

Les prieres les plus ardentes furent auſſitôt adreſſées aux Dieux protecteurs de l'Empire ; & comme les Facards ne s'y mêlerent point, elles furent exaucées : quoique le Prince n'eut pas perdu un inſtant, il trouva ſon pere parfaitement rétabli, & qui venait au-devant de lui hors des portes de la Ville, accompagné de la chere gouvernante Dolcina.

Quels tendres tranſports ! quelle joye mutuelle entre un pere ſi bon & un fils ſi ſenſible ! quelles acclamations de la part des peuples, en recouvrant leur Roi bien-aimé, en

revoyant un jeune Prince qui donnait de si belles espérances! quelle vive satisfaction pour la vertueuse Dolcina de recueillir des fruits si doux de sa bonne éducation : on n'entendait de tous côtés que ces cris répétés sans cesse : *vive le Roi Félix*! *Vive le Prince Candor*! *Vive la sage Dolcina*! L'ivresse des peuples saisissait les plus indifférens : on éprouvait ce tressaillement délicieux d'une joye que le cœur ne peut contenir.

Si ces transports, cet empressement universel de tous ceux qui avaient volé au-devant de Candor, étaient flatteurs pour ce Prince, un spectacle

non moins touchant l'attendait aux portes du Palais : les femmes & leurs enfants ſemaient des fleurs devant ſes pas ; & les vieillards que leur âge avait empêché de ſuivre les jeunes gens, avaient couru à ſa rencontre, recueillaient le reſte de leurs forces pour ſe précipiter ſur ſon paſſage, & diſaient en s'en retournant : que le Ciel diſpoſe maintenant de notre vie, nous mourrons ſatisfaits, puiſque nous avons vu encore une fois le Prince Candor.

Cependant on était aux portes du Palais, lorſque le Prince s'arrêta pour faire obſerver au Roi ſon pere que la loi lui dé-

fendait d'y entrer avant qu'il eût rempli le tems des épreuves ; mais tout le peuple s'écria qu'il n'en était pas besoin, que les preuves de sagesse qu'il avait données étaient suffisantes, qu'ils le reconnaissaient pour le successeur du Roi, & qu'ils ne permettraient jamais qu'il s'éloignât d'eux une seconde fois.

Cette dispense universelle fut ratifiée le lendemain par les Magistrats en des termes qui ne marquaient pas moins de confiance que le reste des citoyens. Dès ce moment le Roi Félix voulut partager sa puissance avec son fils, afin, dit-il, que les peuples ne s'apperçussent

point de ſa mort ; & celui-ci ſe chargea de tous les travaux du Gouvernement, ne réſervant que l'autorité & les hommages pour ſon pere.

CHAPITRE XIV.

Ah! Quel dommage!

LA belle Blandine n'avait pas été instruite la derniere du retour de Candor : elle fit prier ce Prince de lui accorder une audience, aussitôt que ses grandes occupations le lui permettraient. Candor à qui les affaires de l'Etat n'étaient point un prétexte d'ingratitude, & qui trouvait toujours le tems d'obliger, répondit que le jour même il se rendrait à l'invitation de Blandine.

Cette nouvelle fit une grande

révolution dans le temple : il n'y eut pas une de ſes compagnes, qui, en la félicitant de cette faveur, ne projettât d'en recueillir le fruit. La grande fête de la Déeſſe n'avait jamais vu ſes Prêtreſſes ſi parées, & jamais ſon culte n'avait été ſi parfaitement oublié : comment ne pas s'occuper entierement d'un Prince ſi parfait, dont on avait entendu raconter tant de merveilles ? Auſſi dès qu'il parut au parloir, pas un carreau de la grille ne reſta vacant : tous les yeux étaient fixés ſur lui, & tâchaient de fixer les ſiens ; l'une ne ceſſait de mordre ſes levres, l'autre d'attendrir ſes regards ; celle-

ci d'ajuſter ſon voile, celle-là de tarabuſter ſa coëffure.

Ce fut bien autre choſe, lorſqu'après avoir laiſſé ſa ſuite dans le veſtibule extérieur, il fut introduit dans l'intérieur du temple : il fut inveſti de toutes parts; c'était à qui lui préſenterait ſes ouvrages, à qui emplirait ſes poches de bonbons, à qui s'emparerait de ſa converſation : les vieilles lui diſaient tout bas du mal de la grande Prêtreſſe; les jeunes ne tariſſaient point ſur les éloges des miniſtres du temple : il y a des amuſements pour tous les âges.

Candor qui était très-complaiſant avec les femmes, écou-

tait les unes & les autres, & trouvait les moyens de répondre à toutes quelque chose d'obligeant : cependant comme il ne voyait point paraître Blandine, il pria qu'on la fît avertir de son arrivée : on lui répondit qu'une indisposition subite l'avait empêchée de quitter la chambre, & qu'elle le priait de vouloir bien s'y rendre.

Cette démarche pouvait bien n'être pas absolument conforme aux regles inviolables de la Déesse Pudor; mais la sagesse du Prince ne permettant pas de balancer, & la confiance que sa réputation avait établie, rendirent toutes ses volontés légiti-

mes : on n'osa lui refuser une permission qu'il n'aurait pas lui-même demandée s'il avait sçu qu'elle était contraire aux loix ; mais tranquille sur ses intentions, il était sans inquiétude sur ces démarches.

Candor fut conduit dans la chambre de Blandine qui s'était mise au lit pour le recevoir. L'aspect d'un Palais où l'art & l'opulence ont épuisé leurs trésors, peut causer l'admiration ; mais la célulle de Blandine inspirait la volupté par tous les sens : des vases remplis de fleurs répandoient une odeur suave & délicieuse ; une simplicité charmante, une propreté mille fois

plus appétiſſante que la richeſſe ; un lit d'une forme élégante, & d'une blancheur éblouiſſante, ſemblait être l'autel du plaiſir ; & celle qu'on y voyait mollement étendue, ne pouvait être une autre que la Déeſſe.

Candor s'approcha d'elle, & mit dans ſes premieres paroles une douceur, une bienveillance qui durent inſpirer la confiance en annonçant la ſenſibilité. Blandine poſſédait plus que perſonne le talent de dire des choſes flatteuſes avec cet air obligeant & ſincere qui les perſuade. Les éloges qui auraient révolté la modeſtie de Candor dans la bouche des coquettes, lui parurent

intéreſſantes dans celle de la belle Blandine. Eh ! comment ne pas ſe complaire dans les applaudiſſements d'une femme charmante & ſpirituelle : ſexe enchanteur, vos ſuffrages ſont le prix le plus doux de nos travaux : un regard de vos beaux yeux nous anime ; un ſourire nous conſole, un mot nous encourage, nous excite, nous anime ; rien de pénible, tout eſt facile.

La ſéduiſante Blandine avait déja ſçu s'emparer de l'eſprit de Candor ; mais il fallait ſéduire ſon cœur, l'un mène à l'autre ; il n'eſt qu'un pas de la confiance à l'amour, & ce pas

n'était pas difficile avec une femme aussi charmante, & qui avait formé le projet de plaire à quelque prix que ce fut : elle avait tendu une main à Candor qui l'avait baisée avec assez d'empressement ; car bien que ce mouvement eût assez de vivacité, Blandine n'avait pas encore pû y distinguer de la tendresse, quelque portée qu'elle fût à se flatter.

Cette belle main que Blandine avait tendue à Candor, appartenait au plus beau bras du monde : en l'étendant hors du lit, il s'était nécessairement découvert un peu haut. Blandine s'en aperçut ; mais en voulant le cacher,

elle découvrit un col qui tenait auſſi à une épaule plus blanche que le ſatin, & plus polie que l'yvoire : il ſemblait qu'un lutin ſe plût à contrarier Blandine ; elle ne pouvait couvrir une partie de ſes charmes ſans en découvrir une autre. Pour peu que l'on ſuive ſes mouvements, je n'aurai pas beſoin de dire ce qu'elle offrit aux regards du Prince, en cachant ſon col & ſes épaules. Ses joues étaient colorées : ſes yeux à demi fermés exprimaient à la fois & le déſir & la langueur. Ses levres brûlantes avaient beſoin d'être ſouvent humectées par ſa langue : ſon teint auparavant plus blanc

que le lis, s'était animé des couleurs de la roſe tendre; ſa reſpiration était élevée & fréquente. Elle avait la voix tremblante de plaiſir, & ſes mots étaient à peine articulés. Le Prince avait été contraint de s'approcher très-près, & même de s'aſſeoir ſur le bord de ſon lit. Les mouvements qu'elle avait faits, avaient forcé le tiſſu qui la couvrait à épouſer exactement toutes les formes de ſon corps, & ce voile décélait en la couvrant des beautés ..... En ce moment la favorite fut obligée de s'interrompre : eh bien, dit la Reine, qu'y a-t-il donc? Une lacune, Madame. — *Une lacune : qu'eſt-ce que c'eſt que cela?*

Le grand Paſſe-Partout qui était exceſſivement lettré, trouva ridicule la queſtion de la Reine ; & comme par le droit de ſa charge il était toujours derriere ou devant ſa majeſté, il lui preſſa tendrement le genouil pour l'avertir qu'elle venait de dire une ſottiſe, & que pour peu qu'elle continuât, il pourrait bien lui en échapper encore. — Ah ! oui, dit Trapue, qui eut l'eſprit de concevoir ce que lui voulait dire ſon favori, je ſçais ce que c'eſt : j'étais diſtraite, c'eſt ſa faute auſſi, ajouta-t-elle en le regardant tendrement, il ne ceſſe de me faire des niches : il eſt d'une poliſſonnerie délicieuſe,

mais inquiétante à l'excès. — Et le... la lacune! Eh bien qu'eſt-ce qu'elle dit? Car quand on fait comme cela arriver inopinément quelqu'un, encore faut-il que ce ſoit pour dire quelque choſe. Ici la Reine eut le genouil beaucoup plus fortement preſſé que ci-devant..... Ah dame! continua-t-elle, ſi c'eſt là un conte: oh! je n'en veux plus comme cela, ou je prétends que..... Mais allez-donc, dit-elle à la conteuſe, ce chapitre eſt très-intéreſſant: il me paraît qu'il prend très-bien; la ſituation ſur laquelle vous êtes reſtée, eſt, on ne peut pas plus jolie.

Madame, répondit celle-ci,

il me ſerait facile de vous ſatisfaire, ſi je voulais ſuppléer à ce qui manque en cet endroit ; mais je dois avertir votre Majeſté qu'il y a au moins trois feuillets qui paraiſſent avoir été déchirés ſans doute par dépit de quelques vieux reclus, du tems que le manuſcrit était entre leurs mains. Ah ! quel dommage, s'écria la Reine, cela commençait ſi bien : mon Dieu, quel dommage ! était-ce-là qu'il fallait que ce livre fût déchiré !... Ah, quel dommage !

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

L'administration.

CANDOR ne pensait pas, comme on l'a imaginé depuis, que la richesse d'un État consistât dans l'étendue du pays, & dans la profusion des espèces numéraires : il croyait au contraire que sa véritable opulence vient de l'abondance des denrées, & du nombre des habitants. Il encourageait donc la culture des terres & protégeait la population : il facilitait aussi le commerce intérieur & les échanges entre ses sujets ; mais il s'opposait au

trafic mercenaire des Etrangers.

Son pays abondait de toutes les productions néceſſaires à la ſubſiſtance, & même aux douceurs de la vie. Qu'auraient gagné ſes peuples dans des correſpondances éloignées ? Qu'en auraient-ils rapporté ? Des choſes ſuperflues, peut-être dangereuſes. Multiplier les beſoins, n'eſt pas toujours augmenter les jouiſſances : on peut les varier avec peu de choſes ; la vie de l'homme eſt plus bornée que ſes déſirs. Il réſolut donc de rendre ſes peuples plus heureux qu'opulents.

Le climat était doux, le ſol fertile, voilà les deux premiers

principes du bien-être : cependant il restait des terres incultes, des habitations abandonnées : il fallait donc rechercher avec attention les vices qui s'opposaient au bonheur de ses sujets ; la population lui parut mériter ses premiers soins. Il y avait dans ses États un grand nombre de Célibataires : les uns s'étaient dévoués à cet état, en suivant des usages établis depuis long-tems & qu'il n'osait détruire tout-à-coup, mais qu'il se promettait bien d'abolir avec le tems. Il crut devoir commencer par ceux qui restaient volontairement dans cet état, également vicieux en politique & en morale ; il

n'imagina jamais rien de mieux que de créer des Edits favorables aux époux & aux peres de famille, & onéreux aux Célibataires. Il ordonna qu'outre les impôts dont ils auraient la double charge des autres ſujets, les Célibataires ſeraient obligés de payer la dixieme partie de leurs revenus aux enfans qui viendraient à naître dans leurs familles. Cet Edit produiſit à la vérité un grand nombre de mariages; mais comme ces alliances avaient été contractées ſans penchant & ſans convenance, il en réſulta de plus grands inconvéniens : des nœuds ſi mal aſſortis ne pouvaient manquer de ſe

rompre, & l'Etat de recevoir encore quelques ſecouſſes funeſtes de ces diviſions intérieures.

Candor ne trouva pas d'autres moyens pour y remédier que de permettre le divorce: chacun des nouveaux époux profita de cette liberté, comme des oiſeaux long-tems retenus qui ſortent avec impétuoſité de la cage qui leur eſt ouverte, & qui volent ſans ſçavoir où ils vont; mais battus par les vents & par les orages, ils ſont trop heureux de rejoindre leurs anciennes demeures, lorſqu'ils ne s'en ſont pas trop écartés, & de retrouver leurs compagnes

après s'être mêlés parmi de oiſeaux étrangers ou ſauvages, avec leſquels ils n'ont pas pu s'apparier.

Candor fut encore obligé d'arrêter cette impétueuſe effervescence & cet amour immodéré du changement, en exigeant que la ſéparation ne pourrait ſe faire que du conſentement réciproque des deux époux, & qu'ils pourraient ſe réunir au bout d'une année, dans le cas où ni l'un ni l'autre n'aurait pris d'engagement dont il fut ſatisfait : il arrivait donc preſque toujours que l'époux qui avait quitté une femme pour ſa coquetterie, ſes caprices, ſes hauteurs, en trou-

vait une autre plus altiere, plus coquette, plus capricieuſe ; il trouvait d'ailleurs difficilement à ſe pourvoir, par la crainte que la nouvelle femme qu'il recherchait, avait de ſon côté, de ſe voir quitter pour retourner à l'ancienne. Les femmes quittées, ſoit qu'elles regrettaſſent un volage, ſoit qu'elles vouluſſent punir un inconſtant, ſe flattaient ſecrettement du pouvoir de leurs charmes, parce que l'amour-propre venait toujours au ſecours de l'amour offenſé ; & ſoit par vanité, ſoit par tendreſſe, elles attendaient un retour qui flattait également leur orgueil : elles pouvaient

d'ailleurs eſpérer plus d'égards & de complaiſance par la ſuite ; & l'envie de dominer était ſeule capable de les déterminer à garder leurs avantages, ce qu'elles n'auraient pas trouvé dans un nouvel époux. Ces divers moyens tirés de la connoiſſance du cœur humain, produiſirent tout l'effet que Candor en avait eſpéré : il y eut à peine dans une année l'exemple de quatre divorces, & rarement elle était révolue avant la réunion des époux.

Cependant il reſtait encore un aſyle à l'inconſtance des époux, & une reſſource aux Célibataires. La débauche offrait des charmes à ces ames viles

qui ne connaiſſent de plaiſir que dans la dépravation.

Candor remarqua que l'adultere venait preſque toujours de la ſéduction des hommes, & la proſtitution de la dépravation des femmes. Il condamna ceux qui ſeraient convaincus du premier de ces crimes, à payer de la moitié de leur fortune le tort qu'ils avaient fait à l'époux outragé, à nourrir la moitié de ſes enfants, & à garder toute leur vie la femme qu'ils avaient ſéduite. Quant aux proſtituées, il ordonna qu'elles ſeraient toutes conduites dans un quartier ſéparé de la ville, où elles ſeraient gardées ſans pouvoir ja-

mais en ſortir, & dont les iſſues ſeraient fermées pendant la nuit, & les entrées ouvertes ſeulement pendant le jour à ceux qui voudraient les aller viſiter.

Il ne faut, pour rendre le vice odieux, que le rendre public, & lui imprimer ouvertement toute la honte qu'il mérite. Ceux qui oſerent braver la bienſéance, obligés d'avoir tous les paſſants pour témoins de leur débauche, en rougirent enfin, & ne purent ſoutenir les inſultes du peuple qui les ſurprenait, pour ainſi dire, dans leur turpitude, & les reconduiſait avec des huées juſques à leurs demeures.

Si les révolutions ſont diffici-

les dans un gouvernement, elles ſont plus lentes encore dans les mœurs d'une nation; mais elles ſont auſſi plus durables, parce que l'opinion eſt plus forte que les loix : il n'y a point d'Edits capables de rendre le courage à un peuple qui s'eſt une fois laiſſé avilir & ſubjuguer. La perte de la vertu eſt encore plus difficile à recouvrer : des réglements ſages, & ſur-tout l'exemple du Prince, ſont ſeuls capables de la rappeller, & de lui rendre ſa premiere vigueur.

Les lettres, qui de tout tems ont donné le ton aux nations, parce que l'aſcendant de l'eſprit a plus de pouvoir que les efforts

de la force, & que la perſua-ſion gagne plus de cœurs que la violence n'en ſubjugue; ces gens donc, qui ſacrifient tous leurs plaiſirs pour un peu de gloire mêlée de beaucoup de per-ſécutions, qui abrégent leur vie pour immortaliſer leur nom, étaient ſur-tout protégés, en-couragés, & même recherchés par Candor qui ne diſait point qu'ils étaient *mauvaiſe compa-gnie*; mais ceux quis'occupaient jour & nuit à retourner de tou-tes les manieres des lieux com-muns à ſa louange, avaient la moindre part à ſes bienfaits, quelqu'ingénieuſes que fuſſent leurs productions : il louait les

fleurs, mais il payait les fruits. Lorſque les beaux arts fleuriſſent dans un pays, diſait-il, c'eſt toujours une preuve de ſon abondance, ce ſont des fleurs qui ſe produiſent de tous côtés dans un terrein gras & fertile, & ſous un ciel heureux & ſerein : la ſageſſe d'un bon gouvernement les met à l'abri de la ſéchereſſe & des vents orageux. Il avait une grande vénération pour la ſimple nature; mais il était fort loin de penſer qu'on la gâte en la cultivant, car il ſçavait que les plantes & les fruits des jardins, ſont plus doux & plus exquis que ceux qui croiſſent dans les lieux ſauvages.

Si quelqu'artiſte faiſait une découverte utile pour les arts, ſi l'on publiait quelqu'excellent ouvrage de morale, quelque projet ſage pour l'avantage de l'Etat, pour la réformation du Gouvernement, pour l'inſtruction du Public, il allait lui-même chercher l'auteur, le comblait d'éloges, lui aſſignait des récompenſes, lui promettait de nouvelles graces pour l'engager, & veillait à ce que l'indigence ou l'envie ne vinſſent pas étouffer des talents utiles à la patrie. Mes amis, avait-il coutume de dire à ſes miniſtres, il ne faut pas laiſſer éteindre faute d'aliment, la lampe qui nous éclaire; il faut

l'entretenir à meſure qu'elle ſe conſume, & ſur-tout la préſerver des vents ennemis qui lui font la guerre, & qui pourraient l'éteindre.

Toutes les productions de l'eſprit étaient libres comme la penſée qui les crée : le ſuccès ou la honte faiſaient connaître les bonnes ou les mauvaiſes. C'eſt avilir l'homme, diſait-il, que de croire que ſa raiſon eſt incapable de lui faire connaître les opinions utiles ou dangereuſes, tandis que l'inſtinct ſuffit aux animaux pour leur indiquer les plantes ſalutaires ou empoiſonnées, que l'auteur de la nature à mêlées ſur la terre. Le ſeul ob-

jet ſur lequel il eût défendu d'écrire, était le culte des Dieux, & tout ce qui pouvait y avoir rapport : l'on ne doit pas avoir beſoin de dire à quel point cette défenſe était ſage : elle était même à plus d'un égard utile à ſes ſujets, car leurs Juges, comme on l'a vu, n'étaient que des huîtres, & des huîtres d'autant plus dangereuſes, qu'elles s'attribuaient plus de ſagacité, bien que ces Juges n'euſſent jamais appris leur devoir que par l'exemple, à-peu-près comme une brute apprend à brouter en voyant ſa mere.

Tout ce qui ſortait de la regle commune des choſes ordinaires,

ne pouvait que paraître prodigieux à des gens dénués de lumieres; mais ce qui ne peut se concevoir, c'est que ces aveugles d'entendement fussent toujours, & dans les matieres qui paſſaient le plus leur intelligence, les Juges nés des productions du génie, & traitaſſent de maléfices & de ſortiléges, tout ce qu'ils ne comprenaient pas, pour s'épargner le déſavantage qu'elles auraient eu dans la diſcuſſion. Ils condamnaient donc au feu ceux de qui les découvertes devaient un jour faire le bonheur & la gloire de l'humanité.

Tous ces événements qui paraiſſent des prodiges de la nature,

parce qu'on ne peut pénétrer ſes loix éternelles, & qu'il faut ſouvent une longue révolution de ſiécles pour les amener, étaient regardés comme le fruit de quelqu'opération magique; & ſi quelqu'honnête-homme avait eu quelque diſcuſſion avec deux ſcélérats de Facards, il était certain, pour peu qu'il fut riche, d'être livré à la rigueur des loix; & les loix exécutées par l'ignorance, ſont toujours plus terribles.

Le cœur du ſage Candor ſaignait à chaque fois que cet uſage barbare lui enlevait un citoyen: il réſolut de le détruire.

Son autorité enchaînée par la

force de la superstition ne pouvait agir que lentement & par adresse : il craignait de déplaire au bon Roi Félix, qui gémissait ainsi que lui d'une tyrannie si odieuse, mais qui n'osait attaquer des droits anciens & respectés par ses Prédécesseurs, tant la mal-entendue vénération de l'antiquité a toujours été funeste.

Candor qui songeait donc sans cesse aux moyens d'en délivrer son peuple, observa que lorsqu'un accusé puissant était traduit devant les Facards, ils déchiraient leurs vêtements, & marquaient une grande consternation; qu'au contraire, lorsqu'on ne leur amenait qu'un

coupable de la lie du peuple, ils ne montraient aucune colere, & l'envoyaient tranquillement au ſupplice : il demanda la cauſe de cette diſtinction à un ſage qu'il avait attiré dans ſa Cour, & qu'il conſultait ſans ceſſe. Prince très-clément, lui répondit le ſage, les Facards ne déchirent point leurs robes lorſque les biens du coupable, dont la confiſcation leur appartient, ne ſont pas ſuffiſans pour leur en donner d'autres, à ce qu'a dit un Philoſophe plus plaiſant qu'ils n'ont coutume de l'être.

Candor n'eut pas beſoin d'en ſçavoir davantage. Il rendit le lendemain un Edit en

termes très-honorables pour les Facards, par lequel il convenait que les interprêtes des Dieux étaient les Juges éternels de tous les crimes qui pouvaient bleſſer leurs Divinités; que leur miniſtere étant purement ſpirituel, leur pouvoir s'étendait ſur toutes les choſes ſpirituelles; mais que les biens des coupables, n'étant que des matieres terreſtres & temporelles, ils appartenaient de droit au fiſc, & devaient être employés à réparer les maux que les méchants avaient pu cauſer à l'Etat; qu'en conſéquence il diſpoſerait à l'avenir, ſelon qu'il le jugerait à propos, de la confiſcation des

biens de ceux qu'ils auraient condamnés : les Facards murmurerent beaucoup contre cet Edit ; mais ne pouvant chercher à s'y ſouſtraire, ſans faire connaître que leur avidité était la véritable cauſe de leur zèle, ils ſe ſoumirent ; & cet Arrêt de Candor conjura ſi bien les ſorciers, qu'il ne s'en trouva plus d'accuſés ni de punis.

L'exécution des loix civiles, ne méritant pas moins ſon attention, il réſolut d'en prévenir tous les abus : il avait oui dire que chez un ancien peuple, les Juges ne tenaient leur tribunal que la nuit, non-ſeulement pour l'eſprit recueilli, mais

aussi pour que l'obscurité leur dérobât tout objet qui pût les émouvoir ou les séduire. Cette idée lui en fit naître une autre capable d'opposer un frein à la cupidité des Magistrats : ce n'est pas eux, mais leurs jugements qu'il couvrit des voiles de la plus profonde obscurité ; le moyen fut simple, & l'effet certain : il était question d'empêcher, non les Juges de se laisser séduire, mais d'ôter aux plaideurs l'espérance de recueillir les fruits de leur séduction, quel que pût être le prix qu'ils voulussent y mettre. Personne, dit-il, ne voudra payer bien cher une faveur, dont il ne peut être assuré, ni acheter

des ſuffrages équivoques : il ordonna pour cet effet que les Juges ne donneraient plus leurs opinions de vive voix, mais par des billets gravés, afin qu'on ne pût en reconnaître l'écriture, & jettés dans un ſcrutin qui ne ſerait ouvert que par le Préſident, qui formerait le décret de la pluralité des ſentiments; par ce moyen, les Juges aſſurés du ſecret retournerent à la voix des loix & de leur conſcience qui les rappellait, & ne firent plus de difficulté de trahir des engagements illicites, qu'on ne pouvait les convaincre d'avoir rompus; & la prudence des clients qui craignaient de prodiguer des

dons

dons pour un ſuffrage qui n'avait pas de témoins, fut un rempart pour l'innocence des Juges qui furent pour jamais à l'abri des ſéductions qui pouvaient tenter leur intégrité.

CHAPITRE XVI.

Très-connu de la vie & de la mort.

CANDOR avait encore remarqué différentes causes de la dépopulation de ses Etats, & que le plus grand nombre de ses sujets mouraient par la faute de ceux qui faisaient métier de leur vendre la santé : cet art d'abord inventé pour la conservation des hommes, était devenu la source de leur destruction.

Il n'y a point d'établissement si saint qui ne se corrompe. Les loix les plus sages ont fait naître la chicane & la fraude ; on a tiré

les poiſons les plus ſubtils des métaux & des minéraux les plus précieux, des plantes les plus ſalutaires. L'ignorance & la charlatanerie des Médecins de ce tems-là, détruiſaient plus d'hommes que le hazard n'en pouvait guérir. La ſcience n'était plus une étude profonde de la nature: c'était une pratique de ſyſtêmes & de modes ridicules; il ſemblait que l'organiſation des corps fût changée depuis quelque tems; que les éléments dont ils ſont formés, euſſent une autre eſſence; que les principes de la vie fuſſent différens de ce qu'ils avaient été juſqu'alors: non contens des maux auxquels elle eſt

assujettie, on en insinuait de nouveaux dans la santé la plus florissante, pour en prévenir, disait-on, de plus dangereux; mais qui ne pouvaient jamais arriver.

Candor mit ordre à ces abominables pratiques, & remédia sur le champ à de si funestes abus, en fixant à un prix assez considérable, le salaire de ceux qui guériraient leurs malades, mais en défendant aux autres sous peine de la vie, d'exiger aucun prix de leurs soins, lorsqu'ils étaient devenus inutiles; & s'ils pouvaient être convaincus d'avoir fait un mauvais traitement par leur ignorance, ils

étaient interdits de leur miniſtere ; & s'ils étaient taxés de ſupercherie, leurs biens étaient confiſqués au profit des Hôpitaux, à moins que dans l'eſpace de cinq années, ils ne guériſſent trois cents malades.

Ce réglement diminua les maladies de plus de moitié, ſeulement dans le cours de la premiere année ; & celles auxquelles les hommes avaient été contraints de ſuccomber, n'avaient pas à beaucoup près été ſi longues ni ſi mortelles.

Elles furent encore bien moins dangereuſes, lorſque Candor ſe fut apperçu que la putréfaction des morts que l'on enter-

rait au milieu des villes, causait la plûpart des maladies dont elles étaient infectées ; outre qu'il lui parut que c'était une profanation horrible de faire pourrir les cadavres dans les mêmes lieux où l'on adorait les Divinités.

Il ordonna que les corps de tous ses sujets, aussi-tôt qu'ils auraient rendu à celui qui les avait créés, le souffle de vie qui les avait animés, seraient portés sans distinction de rangs ni d'état, dans divers lieux hors de la ville, pour y être déposés jusqu'à ce que leur dissolution fut reconnue, & être ensuite transférés sur une petite montagne,

où ils ſeraient brûlés dans une fournaiſe dans laquelle ils ſeraient à l'inſtant conſumés, parce qu'elle ſerait ſans ceſſe entretenue ardente, moyennant une petite rétribution priſe ſur la ſucceſſion des défunts.

Ce nouveau réglement fit encore murmurer ces eſpeces de corbeaux qui vivent ſur les corps morts; mais le bien qu'il ne tarda pas à procurer, s'étant bientôt fait connaître d'une maniere ſenſible, les bénédictions du peuple, & les vives acclamations de ſa reconnoiſſance, étoufferent les cris lugubres de ces oiſeaux de proye, qui furent obligés de ſe cacher dans la nuit & le ſilence.

CHAPITRE XVII.

Le Scandale.

CANDOR ordonna que l'on rendrait aux Dieux des actions de graces, parce qu'ils avaient rendu la ſanté au Roi ſon pere. Les Facards, les Falciſiſtes, les Otioſes, les Menditiſtes, les Fétides, tous prétendirent que la guériſon du bon Roi Félix n'était due qu'à leurs prieres : le Prince crut qu'elle avait été accordée aux vœux réunis de tout le peuple, & décida que la fête ſerait publique.

Candor ſe rendit dans le tem-

ple principal avec cette piété profonde & ſincere qu'inſpirent l'amour & la reconnoiſſance : il trouva dans la premiere enceinte tout le peuple proſterné, chantant des cantiques d'actions de graces, & verſant des larmes de joie ; mais un ſpectacle tout différent frappa ſes yeux lorſqu'il entra dans l'intérieur.

Les Dames & les Seigneurs de la Cour, mêlés enſemble, y cauſaient auſſi librement que dans une promenade : au lieu de ſe féliciter ſur l'heureux événement qui les raſſemblait, ils ſe complimentaient réciproquement ſur leurs charmes, ſur leurs parures ; ce qui convenait plutôt

à un bal qu'à l'auguſte cérémonie dont ils devaient être les ſpectateurs. Les moins galants étaient ſans ceſſe agacés par des geſtes & par des regards, que la bienſéance la plus commune n'aurait pas permis dans un cercle.

Combien, diſait Candor, les Miniſtres des Dieux doivent être indignés d'une pareille conduite! Ils devraient bannir pour jamais de leurs temples, ceux qui les profanent par tant d'indécences.

Tandis que le Prince, les yeux baiſſés, était occupé de ces pieuſes réflexions, une odeur délicieuſe, quoiqu'aſſez forte, vint frapper ſon odorat: il ſe re-

tourna promptement, croyant que c'était l'autel des parfums & les réchaux ſacrés que l'on apportait; mais ce n'était encore que le Grand Prêtre qui répandait autour de lui une odeur plus ſuave que l'encens réſervé pour les Dieux.

Le Prince s'était attendu à voir un vieillard reſpectable, courbé ſous le poids des ans & des auſtérités, & paré d'une barbe vénérable : il fut bien ſurpris de voir que celui qui paſſait en ſaluant galamment les Dames qui lui ſouriaient, était un homme dont la figure fraîche & vermeille annonçait à peine ſix luſtres : ſa taille était haute, ſa

démarche fiere ; & il n'y avait pas une Dame qui eût rien à lui disputer sur la finesse de son linge & la régularité de sa coëffure.

Après s'être assis sur une espece d'estrade qui était placée vis-à-vis celle du Prince, le Pontife prononça un discours peu onctueux, mais très-spirituel, dans lequel il fit entrer très-adroitement l'éloge de Candor, qui rougit cependant plusieurs fois & ne cessa de tenir les yeux baissés.

Ce discours ayant été débité avec des gestes remplis de graces, le Pontife se rendit dans le Sanctuaire où il chanta avec les

cadences les plus brillantes, les agréments les plus recherchés, les inflexions les plus adroites; enfin avec tout le goût poſſible, une hymne aux Dieux protecteurs de l'Empire, & particulierement à celui de la ſanté qui avait bien voulu conſerver celle du Souverain.

Cependant cette auguſte cérémonie faillit être troublée d'une maniere très-ſinguliere par les ſacrificateurs qui y avaient aſſiſté, lorſqu'il fut queſtion de reconduire le Prince à ſon Palais, ſuivant l'uſage accoutumé.

C'était auſſi l'uſage dans les cérémonies ſolemnelles, que tous les Miniſtres de la religion

& tous les peuples, imitaſſent la marche d'un certain Prophête nommé *Inſidius* : on ſçavait bien que cet *Inſidius* était boiteux, mais il n'avait jamais été bien prouvé de quel côté : les uns, grands chroniqueurs de profeſſion, prétendaient que c'était de la jambe gauche; les autres au contraire, ſoutenaient que c'était de la droite.

Cette queſtion qui avait plus d'une fois cauſé des diviſions, était de plus grande importance dans la circonſtance préſente. Chaque parti voulait déterminer le jeune Prince en ſa faveur : Candor ne ſe décida ni pour l'un ni pour l'autre, & leur ré-

pondit que ceux qui étaient faits pour conduire les autres, devaient toujours marcher droit; mais comme il n'aimait point à contraindre perſonne dans les opinions qui ne bleſſaient en rien le bon ordre, il permit à chacun de marcher, de boiter ou de ramper comme il le jugerait à propos : alors chaque parti ſe ſépara pour boiter de ſon côté, ce qui fit un très-joli effet en proceſſion.

Cependant les boiteux du côté droit, ne manquerent pas, comme c'eſt l'uſage, de ſe mocquer des boiteux du côté gauche : l'on était prêt d'en venir aux mains, & certainement il y au-

rait eu quelques bras & quelques jambes de cassés, pour apprendre à boiter comme il faut.

Candor se donnait beaucoup de peine pour calmer les deux partis. Seigneur, vous êtes trop bon, lui disaient ses courtisans; votre Altesse ne sçait-elle pas que quand les chiens se battent, on ne les sépare qu'en frappant dessus : on peut aussi les arrêter en jettant de l'eau, répondit Candor, ce qui est un moyen plus doux; mais je veux encore mieux faire : il leur demanda seulement de suspendre leur querelle jusqu'au lendemain, & les invita tous à se rendre à un grand

repas qu'il leur avait fait préparer. Cette propoſition obtint facilement la ſuſpenſion qu'il demandait ; & il leur fit tant verſer de vin aux uns & aux autres, qu'ils s'en allerent boitant des deux côtés.

CHAPITRE XVIII.

Les Spectacles.

CETTE auguſte cérémonie fut ſuivie de réjouiſſances, de bals & de fêtes qui ſe paſſerent avec beaucoup plus de décence: on propoſa au Prince de faire venir les ſpectacles à la Cour, mais autant pour n'en point priver le public, que pour éviter les dépenſes immenſes qu'entraîne néceſſairement le tranſport de gens qui ne marchent qu'avec toutes les commodités, & qui menent avec eux une ſuite plus conſidérable que les baga-

ges d'une armée de cinquante mille hommes, Candor trouva plus ſimple & même plus agréable, d'aller chercher les ſpectacles que de les faire venir chez lui; d'ailleurs il était bien certain, que plus il ſe communiquerait à ſes peuples, & plus il s'en ferait aimer; & c'était toujours le but de toutes ſes actions.

Ce Prince aurait bien voulu commencer par aller voir un ſpectacle qui s'était établi pendant ſon abſence, & qui attirait ſans ceſſe une foule innombrable de ſpectateurs; mais on lui fit obſerver que ſa préſence devait d'abord honorer le ſpecta-

cle de la nation. Il se laissa donc conduire, en se faisant une grande idée de ce spectacle national & privilégié; mais il fut étrangement surpris, lorsqu'il ne vit qu'une assemblée d'oiseaux qui répétaient, sans le comprendre, ce qu'on leur avait appris.

On lui fit voir d'abord des paons qui traînaient fierement leur queue sur le théâtre, & qui l'étalaient ensuite pour s'y mirer. Il vint ensuite de gros coqs-d'Inde, symbole de l'orgueil & de la bêtise, qui se rengorgeaient en devenant rouges comme le feu : plus on les sifflait, plus ils se gonflaient, & plus ils s'égosillaient en criant

gloux, *gloux*, *gloux*, *gloux*, *gloux*, *gloux*, *gloux*, *gloux*, *gloux*, *gloux* : ce qui déplut davantage à Candor, ce fut un jeune fanfonnet qui se débattait si horriblement, qu'il semblait tomber du haut mal ; il y avait aussi des pintades, dont le *pia pia* monotone & continuel lui parut insupportable.

Après que cette grande volée fut disparue, on en vit venir une autre de perroquets & de péruches, moins graves que ceux qui les avaient précédés, mais qui bavardaient tous à la fois & si insupportablement, que le Prince aurait eu beaucoup de peine à rester jusqu'à la fin

& qu'il aurait abandonné tous ces ſots animaux, ſans un ſinge qui ſe trouva dans la troupe, & qui lui fit aſſez de plaiſir par ſes grimaces & ſes gentilleſſes.

Le lendemain on conduiſit Candor dans un autre ſpectacle, dont il fut plus ſatisfait, quoique les Intendants de ſes menus plaiſirs lui euſſent aſſuré que ces farces ne méritaient pas l'attention de ſon Alteſſe Royale.

On fit d'abord paraître quelques animaux étrangers, qui étonnerent le Prince, lorſqu'on lui dit que perſonne ne leur avait appris leur leçon, & qu'ils tiraient d'eux-mêmes tous les tours qu'ils faiſaient pour diver-

tir le public ; mais celui qui fit le plus de plaisir à Candor, fut un vieux singe tout pétri de graces & de gentillesses, & qui par sa grande adresse ne l'amusa pas moins que celui de la veille.

Après cette scène qui divertît beaucoup le Prince, on le régala d'un concert délicieux, composé de deux fauvettes, dont les voix légeres parurent l'enchanter tour-à-tour : un rossignol qui leur succéda, ne lui fit pas moins de plaisir par la douceur de ses accents ; mais ce qui le ravit d'admiration, fut un gros coquin de merle, dont la voix sonore & flatteuse portait le plaisir & la joie dans tous les

ſens. Candor applaudit encore une petite linotte vive, étourdie, qui paraiſſait avoir été élevée à la brochette, & qui venait manger dans la main : il fut même aſſez content de quelques vieilles poules qui coquettaient encore aſſez bien ; & il ſerait ſorti aſſez content, ſi on ne ſe fut aviſé de le congédier par un ballet de chauve-ſouris, qui firent fuir tout le monde, dès qu'elles commencerent à déployer leurs aîles.

On attendait avec impatience la ſurpriſe que Candor témoignerait au magnifique ſpectacle qu'on avait eu ſoin de lui réſerver pour le troiſieme jour ; il n'en

n'en avait à la vérité nulle idée, parce que ſa ſage Gouvernante, qui n'avait pas voulu qu'il en prît de fauſſes dans ſon enfance, avait évité de mettre ſous ſes yeux des choſes ridicules, ſans vraiſemblance, ſans goût, & qui ne parlaient ni au cœur ni à l'eſprit.

La cage où l'on voyait l'animal rare que l'on avait tant vanté à Candor, était toute neuve: le dehors lui en parut aſſez bien, non par ſa diſpoſition qui était contre toute proportion reçue, mais par les ornements dont un habile Sculpteur avait bien voulu l'embellir; le dedans mal décoré & peint d'une couleur ſale, dé-

plut abſolument à Candor; mais lorſque ce Prince leva la tête, & qu'il vit un plafond peint avec de l'ochre & de la ſuie, & deux gros vilains ramoneurs prêts à lui tomber ſur la tête, il baiſſa les yeux, & ne voulut jamais les lever davantage.

C'eſt une choſe bien ridicule, diſait-il en lui-même, que de loger dans un lieu ſi ſale & ſi triſte, des animaux auſſi curieux que ceux dont on m'a parlé; c'eſt vraiſemblablement pour les faire trouver plus beaux. Comme il faiſait ces réflexions, on leva le rideau, & Candor fut tout-à-coup aſſourdi des hurlements du monſtre qui s'offrit à ſes

yeux : quoiqu'il fut couvert de brocards d'or, il était aisé de voir que ses membres étaient étiques, & ne tenaient en rien les uns aux autres, aussi ne les faisait-on mouvoir qu'à force de léviers & de machines ; & leurs mouvements étaient si lents & si mal assortis, que leur mal-adresse laissait à chaque instant voir les ressorts qui les faisaient mouvoir ; il ne poussait que de tristes & longs mugissements : il se débattait en vain, il imprimait l'horreur sans pouvoir exciter la pitié ; & lorsque ses convulsions l'avaient quitté, ses plaintes plus traînantes & plus langoureuses, n'inspiraient

que l'ennui par leur triſte monotonie.

Le Prince allait quitter un lieu où il craignait de ſe démettre la mâchoire à force de bâiller, lorſqu'il s'apperçut que le monſtre, tout languiſſant qu'il était, remuait encore aſſez bien les jambes : auſſitôt des Nymphes, des Naïades & des bergeres qui tomberent des nues, vinrent l'enchaîner avec des fleurs.

Candor parut en déſirer quelques-unes ; mais il perdit bientôt cette envie, lorſqu'on l'eût aſſuré que toutes les fleurs qu'elles portaient étaient empoiſonnées : à la bonne heure, dit-il, ſi les poiſons qu'elles portent,

pouvaient assoupir le monstre ; mais il me parait qu'au lieu de l'enchaîner pour arrêter ses pas, il serait beaucoup mieux de lui mettre un bâillon pour empêcher ses hurlements.

Les vieux courtisans qui étaient fort attachés à leur vieux monstre, froncerent le sourcil à ces paroles ; mais les jeunes-gens, dont les oreilles étaient accoutumées aux sons mélodieux des oiseaux étrangers, sur-tout depuis qu'ils avaient un nouveau maître qui leur apprenait à siffler des airs charmants ; tous les jeunes Seigneurs, dis-je, applaudirent aux observations de Candor, qui promit

que les oiſeaux favoris ne ſeraient plus obligés par la ſuite de partager avec le grand monſtre la graine qu'on venait leur jetter pour leur nourriture, à condition cependant qu'ils n'apprendraient plus des chanſons de mort ou des chanſons mortelles, ce qui revient au même, & qu'ils laiſſeraient aux paons, aux dindons & au grand monſtre, le droit d'attriſter & d'ennuyer ſes ſujets.

Le Prince approuva encore l'établiſſement des Jardins publics, où l'on danſait en plein air : il trouva cet amuſement beaucoup plus ſalutaire pendant les chaleurs de l'été, que l'uſage

de s'enfermer trois heures pour reſpirer le mauvais air, & le principe de mille maladies, en s'imbibant de la ſueur & des exhalaiſons de ſes voiſins, dans des ſalles enfumées qu'il ſe promit bien de faire fermer à l'avenir pendant quatre mois de l'année, comme le faiſaient depuis long-tems ſes voiſins, quoique leur pays fût plus au Nord que le ſien.

CHAPITRE XIX.

La Vengeance.

LE bon Roi Félix aurait bien voulu que les fêtes que Candor avait données pour sa convalescence eussent été celles des nôces de ce cher fils ; mais le jeune Prince n'avait jusqu'alors montré que de l'indifférence pour le mariage.

L'usage n'était pas d'aller chercher chez les peuples étrangers pour le Roi de Félicie, une épouse que l'on croyait trouver dans son royaume : quoiqu'une seule pût obtenir cet honneur,

toutes pouvaient y prétendre; & cette préférence, quelqu'incertaine qu'elle était, ne laissait pas que d'engager toutes les Dames à la mériter.

Il est aisé de s'imaginer du moins, qu'aucune n'avait négligé les moyens qu'elle avait cru propres à obtenir le cœur de Candor; mais celles qui avaient cru faire le plus de progrès, étaient justement celles qui s'en étaient le plus éloignées.

Le jeune Prince n'avait éprouvé que de la répugnance pour l'orgueil des prudes, de la pitié pour les caprices des coquettes, de la haine pour la fausseté des dévotes, de l'ennui pour

toutes celles qui cherchaient à plaire ſans aimer.

Comme aucunes des prétendantes ne pouvaient s'imaginer que l'éloignement de Candor pût être le fait de la ſimple indifférence, on lui ſuppoſait le cœur préoccupé de quelqu'inclination ſecrette, & chacune ſe croyait une rivale ſans ſçavoir ſur laquelle arrêter ſes ſoupçons, mais ſeulement pour la conſolation de ſon amour propre.

Celle en faveur de qui l'on pouvait réunir le plus d'apparence, était cependant la belle récluſe du temple de Pudor; mais on était loin de ſuppoſer les

ſentiments que ſon cœur renfermait pour le Prince, ils ne tarderent pas à ſe développer : un événement funeſte qui fit connaître plus que jamais la juſtice de Candor, fournit à cette méchante femme l'occaſion d'éclater.

On a dit que les Facards & leurs antagoniſtes s'en étaient allés boitant de tous côtés : le général de ces derniers n'avait jamais pu retrouver ſon chemin ; il s'était fourvoyé dans des rues écartées, & y avait été trouvé le lendemain aſſaſſiné de trois coups de poignard : chacun ſelon l'uſage tirait différentes conſéquences de ce meurtre ; mais

dans une ville auſſi bien policée que l'était la Capitale de la Félicie, on ne pouvait être longtems à en découvrir l'auteur : il fut d'autant plus facile à trouver, qu'il ne cherchait point à ſe cacher, & qu'il avait déclaré devant pluſieurs témoins qu'il avait commis cette action qu'il méditait depuis plus de vingt années.

Il fut arrêté & conduit devant Candor, qui lui demanda quelle raiſon avait pu le porter à commettre un tel crime ; la vengeance, répondit le coupable ſans s'émouvoir ? Il y a vingt ans que les gens de qui je n'ignore pas qu'on vous a déja parlé

voulurent s'emparer d'un petit Domaine qui appartenait à mon pere : malgré tous leurs artifices, ils ne purent prouver leurs droits, & nous fûmes conservés dans l'héritage de nos ayeux : furieux d'avoir succombé dans leurs injustes demandes, ils apostèrent deux scélérats qui attendirent mon pere comme il s'en revenait à sa maison, & le poignarderent dans l'obscurité de la nuit ; ils furent arrêtés, & confesserent dans les tourments que le crime qu'ils avaient commis, leur avait été suggéré par leur chef qui leur avait promis une somme considérable après qu'ils l'auraient exécuté :

le fait fut avéré, mais le Souverain Pontife redemanda le coupable, comme ayant seul le droit de décider de son sort; il fut remis entre ses mains, & on se contenta de faire périr les instruments du crime; & le bras qui les avait fait agir, demeura impuni.

Mes ennemis enhardis par cette impunité, recommencerent à faire valoir leurs prétentions sur notre Domaine. J'étais dans l'enfance, personne n'osa prendre ma défense : après l'exemple dont on venait d'être témoin, chacun craignait le sort funeste de mon Pere. Après l'avoir vu assassiné, je fus chassé de son

héritage, & réduit aux dernieres extrémités; mais l'eſprit de la vengeance m'a ſoutenu contre l'horreur de la miſere : j'ai appris à faire des babouches pour ſubſiſter, lorſque je pouvais vivre d'une fortune aſſez conſidérable dans l'héritage de mes ayeux.

Cependant la perte de mes biens m'a cauſé peu de regrets : je n'ai été ſenſible qu'à la mort cruelle d'un Pere que j'adorais. Sans ceſſe je le voyais percé de coups : cette funeſte idée a pendant vingt années nourri la rage dans le fond de mon cœur. Ce ſupplice continuel eſt plus terrible que celui qui m'eſt deſtiné ;

il ne faut donc qu'abréger une vie que je déteſte, & que je n'ai conſervé que dans l'eſpoir de la vengeance.

Malheureux, dit Candor au coupable, ne fallait-il pas mieux avoir recours aux Loix ? Ah, Seigneur ! reprit le faiſeur de babouches, elles m'ont trahi comme tous les infortunés : — ne pouvais-tu donc t'adreſſer à mon Pere, inſiſta le Prince ? — Jamais on ne m'a permis d'en approcher : les amis de mes adverſaires ont toujours ſçu étouffer mes plaintes avant qu'elles parvinſſent à l'oreille du plus juſte des Monarques ; — & tu m'aſſure que l'homme qui vient d'ê-

tre la victime de ta vengeance, n'avait ſubi aucune punition pour la ſienne : — pardonnez - moi, Seigneur, il fut interdit pendant trois jours des fonctions de ſon miniſtere, & jouit en paix le reſte de ſa vie des biens qu'il avait acquis au prix du ſang. Eh bien malheureux, dit Candor, tu ne ſeras pas puni moins rigoureuſement, tu jouiras auſſi de tous ſes revenus ; mais je te défends de faire des babouches le reſte de tes jours.

Ce jugement auſtere, mais rempli d'équité, fut approuvé des ames juſtes : les eſprits faibles le trouverent trop ſévere contre ceux qu'il condamnait ;

& leurs partisans crierent à l'impiété, & menacerent l'Empire de tous les fleaux du Ciel; de leur côté les Facards qui n'avaient pas encore digéré les huîtres de Véxata, n'attendaient qu'un instant favorable pour soulever l'Empire contre un Prince qui ne paraissait pas disposé à les laisser jouir long-tems des moyens odieux dont ils s'étaient servis jusqu'alors pour abuser le peuple.

Les Facards avaient à la vérité toujours été les rivaux & les ennemis des Falcififtes; mais leurs animosités particulieres céderent en cette occasion à la haine commune. *Divisés d'in-*

térêts, mais par le crime unis, ils associerent leur rage ; & pour assurer leur vengeance, ils se servirent d'une femme qui nourrissait dans son cœur le ressentiment profond d'avoir vu ses charmes mépriſés par Candor.

Il était impossible que ce Prince pût échapper aux trames odieuses de pareils ennemis : s'ils eussent osé secrettement attenter à sa vie, quelque sujet fidele aurait pu découvrir leur trahison, & leur complot abominable serait tombé sur eux-mêmes ; mais il leur fallait une vengeance plus certaine & plus éclatante : ils voulaient qu'il fût la victime des mêmes Loix auxquelles il avait

rendu leur premiere vigueur, & que ſa mémoire devint l'opprobre des peuples, comme ſa perſonne en avait été l'adoration.

Nous avons dit avec quelle rigueur étaient punis ceux qui oſaient profaner le temple ſacré de Pudor. Le vertueux Candor avait engagé ſon pere à renouveller ces Loix ſéveres, en déclarant que perſonne ne pourrait s'y ſouſtraire : il était loin de penſer qu'il ſerait accuſé le premier de les avoir violées.

Cette même Blandine qu'il avait honorée de ſa protection, qu'il avait comblée de ſes bontés, oſa ſe porter l'accuſatrice de ſon vertueux bienfaiteur.

Cette femme, ou plutôt cette furie sous la figure d'une Grace excitée par les Facards & par son amour propre outragé, accusa le Prince Candor de l'avoir séduite en lui promettant de partager son trône avec elle, d'avoir obtenu ses faveurs sous cette promesse le jour qu'il était venu la visiter; & pour prouver ce qu'elle avançait, elle déclara qu'elle portait dans son sein le fruit de cette coupable séduction.

A cette terrible accusation, le bon Roi Félix frémit, les Sages s'indignerent, les peuples furent consternés, les Facards déchirerent leurs robes, parce qu'ils ne pouvaient pas moins

faire : Candor & sa gouvernante conserverent seuls cette tranquillité que donne l'innocence ; mais il leur était difficile, ou plutôt impossible de la prouver.

Il était certain qu'aucun autre homme n'avait pénétré dans le temple : la simple déposition de Blandine qui suffisait dans ces sortes de cas, était encore appuyée de plusieurs témoignages ; & Candor ne répondait autre chose, sinon qu'il convenait que toutes les apparences étaient contre lui ; & que si les preuves leur étaient conformes, il fallait bien qu'il se soumît à la rigueur de la Loi, puisque son désaveu ne pouvait suffire à sa justification.

Dolcina de ſon côté, ſe contentait de dire qu'elle eſpérait que le Ciel un jour ferait connaître la vérité qui ſe découvre tôt ou tard.

Tandis que le bon Roi Félix était au déſeſpoir de voir cette indifférence ſtoïque, il n'ignorait pas que ſi ſon fils était coupable, il ne pouvait le ſauver de la rigueur des loix: c'était l'uſage dans ce pays, que les loix étaient au-deſſus du Prince même; pour l'y ſouſtraire, Félix réſolut d'abdiquer ſon pouvoir, & de mettre la tête de ſon cher fils à l'abri de ſa couronne: il lui reſtait encore ce moyen de le ſauver; mais les

Falcifiſtes qui s'étaient introduits dans le Conſeil, s'oppoſerent à cette réſignation, & déclarerent que le Prince Candor ne pouvait être leur Souverain, même après la mort de ſon Pere, puiſqu'il n'avait point rempli le tems indiqué pour les épreuves.

Tandis que les Falcifiſtes s'oppoſaient à l'abdication de Félix, les Facards preſſaient la condamnation de ſon fils qui avait abſolument voulu ſe livrer entre les mains de ſes ennemis, & qui s'était volontairement enfermé dans la priſon du temple de Pudor, où il avait demandé pour toute faveur, qu'on lui permît d'emmener ſa gouvernante.

L'eſpèce

L'eſpèce d'aveu qu'il ſemblait faire de ſon crime par ſon ſilence, avait glacé tous les peuples ; & ſon obſtination à ſe laiſſer condamner ſans ſe défendre, faiſait triompher ſes ennemis : on n'attendait que le moment de l'accouchement de Blandine pour derniere conviction ; & le jour n'en était pas éloigné.

Le fils qu'elle mit au monde, fut le témoin irrécuſable qui dépoſa contre l'innocence de Candor ; & ce Prince, ſans avoir voulu avancer un ſeul mot pour ſa défenſe, preſſa lui-même l'arrêt qui devait être prononcé contre le crime qui lui était imputé.

Les Magiſtrats qui n'étaient

pas moins affligés que le peuple, chercherent envain des moyens d'éluder la loi, & d'autoriſer Félix à donner la grace au coupable, le ſeul qu'il ne pouvait ſauver; mais Candor s'opiniâtra conſtamment à ſubir toute la rigueur des loix.

Nous épargnerons aux cœurs ſenſibles tous les détails qui ne ſerviraient qu'à les attendrir ſur la perte d'un ſi bon Prince; & je ne leur ferai point éprouver les douleurs qui déchirerent le cœur du meilleur des Monarques, juſqu'au moment qui devait lui enlever le fils le plus tendre, le plus ſage, le plus vertueux, le Prince enfin le plus accompli,

& ſur lequel un Pere pouvait fonder les plus grandes eſpérances, qu'une faute de jeuneſſe, un inſtant de faibleſſe, raviſſait à celle de tous les peuples.

Je ne dirai qu'un mot pour prouver à quel point ce Prince charmant, & digne d'un meilleur ſort était adoré de ſes ſujets: malgré cette curioſité inſurmontable, qui conduit toujours en foule le peuple avide d'événements, il ne ſe trouva perſonne dans les rues, lorſque l'on conduiſit le malheureux Candor au lieu de ſon ſupplice: chacun retiré dans l'intérieur des maiſons, s'y livrait à la vive affliction dont il était pénétré. Les

ſeuls partiſans des Facards & des Falcifiſtes, rempliſſaient la place publique ; car la ſuperſtition rend cruel.

Cependant l'infortuné Candor s'avançait d'un pas ferme & d'un air ſerein. Dolcina ſa chere gouvernante qui avait obtenu la permiſſion de le ſuivre, ne montrait pas un viſage moins tranquille : on eût dit que l'un & l'autre marchaient au triomphe : leur contenance noble & majeſtueuſe en impoſait même à leurs ennemis ; & pluſieurs de ceux que les déclamations continuelles des Facards avaient excité contre Candor, ſentaient leur cœur s'émouvoir en faveur de

ce Prince infortuné. Les gardes qui assistaient à ce spectacle funèbre, ne pouvaient retenir leurs sanglots : leurs larmes tombaient abondamment sur leurs armes ; & les pleurs commençaient à couler des yeux même de ceux qui étaient venus pour se repaître de son supplice.

Les regrets de sa perte excitaient déja les murmures dans la place, lorsque Dolcina qui était montée avec Candor jusques sur le bucher, voyant que les flambeaux étaient préparés, & qu'un instant allait consumer ce qu'elle avait de plus cher, étendit la main pour demander d'être écoutée.

Le plus profond silence suivit ce geste, tant on était avide de saisir le moindre prétexte pour sauver le malheureux Candor.

» Peuples, dit la gouvernante » avec cette assurance qui s'em- » pare de tous les cœurs, Can- » dor a dédaigné jusqu'à ce mo- » ment de proférer une parole » pour sa défense, elles eussent » été superflues : vous n'avez » besoin vous-même que de jet- » ter les yeux sur sa personne » pour connaître son innocence, » & l'odieuse imposture de ses » accusateurs : en disant ces » mots, elle ouvre la veste de » Candor, & montre au peuple » assemblé le sein de la plus

» belle fille qui jamais ait pu
» s'offrir aux yeux : regardez,
» dit-elle, l'auteur de la séduc-
» tion de l'innocente Blandine,
» & de la profanation du tem-
» ple de la Déesse ; le coupable
» accusé par les Facards n'est
» autre que la fille de votre Roi
» que j'ai cru pouvoir substituer
» à son fils, d'abord sans autre
» dessein que de tromper la dou-
» leur de ce bon Prince : les
» vertus qui se sont ensuite dé-
» couvertes chaque jour en elle,
» & qui ne se sont jamais dé-
» menties, m'ont engagée à sou-
» tenir cette supposition ; je me
» suis flattée de pouvoir vous
» prouver que les femmes pos-

» ſedent quelquefois des quali-
» tés dignes de rendre un État
» heureux & floriſſant, & de
» vous apprendre que la vertu
» n'a point de ſexe. » Dolcina allait rappeller tous les traits de ſageſſe, de bienfaiſance & d'humanité qui avaient caractériſé la conduite de ſa chere fille, mais on ne lui en donna pas le tems. *Vive la Princeſſe*, s'écria le peuple, qu'elle regne ſur nous; qu'elle faſſe la conſolation du Roi ſon pere, de la vertueuſe Dolcina ſa mere & le bonheur de la Félicie; que les impoſteurs ſoient punis, & que leur ſecte coupable ſoit à jamais détruite.

A ces cris tumultueux, & à

la vue du ſein de la Princeſſe, le Général des Falcifiſtes était tombé ſur le Chef des Facards, qui avait renverſé le Prieur des Falcifiſtes, qui avait à ſon tour fait cheoir le Viſiteur des Facards dont la chûte avait entraîné celle de ſes voiſins. Le Promoteur des Falcifiſtes qui avait précipité le Gardien des Facards, qui n'avait pas manqué d'entraîner avec lui le Chef des Novices, qui ſe chaſſant de proche en proche, avaient culbuté juſqu'au frere Coupechou.

Les gardes & le peuple tomberent ſur ces coquins qui l'avaient conduite à la mort, qui furent à l'inſtant garottés

& condamnés à être brûlés hors de la ville de peur d'infecter l'assemblée

La Princesse & sa respectable gouvernante furent reconduites au Palais au milieu des acclamations du peuple, & rendues au bon Roi Félix qui faillit expirer de joie, en apprenant ce qui venait de se passer : il approuva les transports de ses sujets, en désignant sa fille pour lui succéder. Les Magistrats confirmerent cette déclaration : la loi qui excluait les femmes du trône, fut abrogée. La Princesse Candor ne la fit jamais regretter ; & lorsque son Pere cessa de vivre, il fut aussi con-

tent qu'on peut l'être quand on meurt, de laiſſer un ſucceſſeur ſi digne de faire le bonheur de ſon peuple.

Le premier uſage que la Princeſſe fit de ſon pouvoir, fut de pardonner à Blandine, qui ne jouit pas long-tems de cette clémence, puiſqu'elle mourut de dépit de n'avoir pu ſe venger.

Pour les Féliciens, ils n'avaient jamais été plus heureux, que lorſque le Conſeil eût décidé qu'ils ſeraient délivrés des Facards, des Otioſes, des Falcifiſtes, des Fétides, & de toute leur ſéquelle, & que la Princeſſe eût fait écheniller ſes Etats de tous ces inſectes qui les dévo-

raient : ſa douceur & ſa bienfaiſance ſe firent alors ſentir partout ; & ceux qui d'abord avaient le plus blâmé l'innovation, l'approuverent par la ſuite, & ſe réduiſirent à dire que pour être heureux, il ne faut pas toujours être un enfant légitime.

CHAPITRE XX.

Le Mariage.

Conclusion.

VOTRE Excellence comprend facilement, dit la favorite au premier Miniſtre, que l'on peut, pour bien gouverner un peuple, ſe paſſer de l'être ſoi-même par un mari qui le ſerait à ſon tour par quelqu'Oſtrogot, comme j'ai eu l'honneur de vous le faire obſerver avant la lecture de cette hiſtoire très-véritable, & qui ne manquera pas de confirmer la Reine dans ſes diſpoſitions célibataires, &

qui ſuffiraient pour *motiver* ſes refus à ſon peuple, ſi Sa Majeſté voulait la faire imprimer chez Lambert, ſur beau papier d'Hollande, avec des vignettes d'Eizen & de Longueil, pour en envoyer un bel exemplaire à votre Prince des Margajas, & lui faire voir..... Je ne diſpute point ſur le mérite & le ſens de votre hiſtoire, interrompit le Miniſtre; mais j'ajouterai ſeulement que je poſſéde un manuſcrit qui prouve inconteſtablement que la Reine des Féliciens ne demeura pas toujours dans l'état où vous venez de la laiſſer; & ſi vous voulez me donner un quart-

d'heure d'audience avec la permiſſion de l'Auguſte Trapue.... Volontiers, dit la Reine, je vous laiſſe enſemble régler cette affaire.

Elle ſe retira dans ſon boudoir pour achever avec ſon grand Paſſe-Partout la converſation qu'il avait entamée pendant la lecture de la favorite, que le premier miniſtre emmena dans ſon cabinet, où il lui remit un papier qui contenait ces mots. »
» La réputation de la Reine
» ayant fait déſirer ſon alliance
» à un Prince étranger, ce
» Prince prit le parti de s'adreſ-
» ſer à ſa favorite, à laquelle il
» offrit une penſion de mille Da-

» riques d'or, & qu'il maria
» par la ſuite à un jeune Prince
» très-aimable, très-riche, très-
» puiſſant, & même ſon allié.

Je commence à comprendre, dit la favorite, après avoir lu, que la Reine aurait eu grand tort de refuſer un Prince ſi généreux : je vois que votre dénouement vaut beaucoup mieux que le mien ; & je ſaiſis le ſens de votre verſion, que je promets de faire adopter à la Reine, pourvu que ſon Paſſe-Partout ne ſoit point réformé. Au contraire, répondit le Miniſtre, comme ſon Etat doit être beaucoup plus conſidérable après le mariage, je me fais fort d'éta-

blir à ſon ſervice douze charges de Paſſe-Partouts, toujours en exercice, ſans compter les ſurnuméraires : voilà ce qui s'appelle un train de Reine, interrompit la favorite; je vous réponds ſur ce pied-là de ſa réſignation au mariage.

En effet Trapue, dont le caractere était la douceur même, convint qu'on pouvait épouſer un Prince Margaja quand il donnait douze Paſſe-Partouts; cet uſage s'eſt toujours conſervé depuis au Royaume des Topinamboux, & même dans quelques autres pays.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *LE Mariage. Introduction.* Page 5
CHAP. II. *Portraits.* 14
CHAP. III. *Suite du précédent, & commencement de celui qui lui succede.* 36
CHAP. IV. *La Félicie.* 41
CHAP. V. *La Précaution inutile.* 53
CHAP. VI. *Conduite de la Gouvernante.* 70
CHAP. VII. *Candor, ou le fruit de la bonne éducation.* 82

CHAP. VIII. *Les Impôts.* 92
CHAP. IX. *Les Procès.* 115
CHAP. X. *Les Jugements.* 125
CHAP. XI. *La Continence.* 142
CHAP. XII. *Les Facards.* 156
CHAP. XIII. *Les Huîtres.* 176
CHAP. XIV. *Ah ! Quel dommage.* 204
CHAP. XV. *L'administration.* 217
CHAP. XVI. *Très-connu de la vie & de la mort.* 242
CHAP. XVII. *Le Scandale.* 248
CHAP. XVIII. *Les Spectacles.* 258
CHAP. XIX. *La Vengeance.* 278
CHAP. XX. *Le Mariage. Conclusion.* 301

Fin de la Table.

LIVRES NOUVEAUX

Qui ont paru chez LE JAI, *Libraire, rue Saint Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au grand Corneille, depuis le mois de Juin* 1770.

LE Bon Fils, ou les Mémoires du Marquis de Samarandes, 4 parties in-12. brochés, 4 liv. 16 s.

Les Chef-d'Œuvres de Pierre & Thomas Corneille, avec les Commentaires, par M. de Voltaire, 3 vol. in-12. rel. 9 liv.

Choix de Contes & de Poëfies herfes, traduits de l'Anglois, par M. le Tourneur, 2 part. in-12. en 1 vol. br. Septembre 1771.

Le Chronologiſte Manuel, pour ſervir d'introduction au Géographe Manuel, dans lequel on trouve les principales époques de l'hiſtoire de chaque peuple; la ſucceſſion des Patriarches, Juges & Rois Hébreux, de tous les Souverains des grandes & petites Monarchies de l'antiquité; des Empereurs Romains, des Empereurs d'Orient & d'Occident; des Papes, des Monarques de l'hiſtoire moderne; des poſſeſſeurs des grands Fiefs; des Grand-Maîtres de Malte, &c. 1 vol. même format que le Géographe Manuel de M. l'Abbé Expilly, rel. 2 liv. 10 ſ.

Clariſſe, Drame, par M. de P. in-8. 1 liv 10 ſ.

Déſerteur, (le) Drame en 5 Actes en proſe, par M. Mercier, in-8. fig. 2 liv. 8 ſ.

Dictionnaire Philoſopho-Theologique portatif, contenant l'accord de la véritable Philoſophie, avec la ſaine Théologie & la réfutation des faux principes établis dans les écrits de nos Philoſophes modernes, avec des notes à la fin

de l'ouvrage, analogues aux principaux articles de ce Dictionnaire, 1 vol. in-8. br. 4 liv. 5 f.

Dictionnaire portatif de Commerce, contenant la connoissance des marchandises de tous les Pays, ou les principaux & nouveaux Articles concernant le Commerce, les Arts, les Manufactures, les Fabriques, la Minéralogie, les Drogues, les Plantes, les Pierres precieuses, &c. (Bouillon), 4 vol. in-8 rel. 24 liv.

Diogene Moderne (le), ou le Désapprobateur, (Bouillon) 2 vol. in-8. br. 5 liv.

Discours sur le danger de la lecture des livres contre la Religion, par rapport à la Société, (par M. Mathon de la Cour,) in-8. 12 f.

Dissertation du même Auteur, qui a remporté le prix de l'Académie Royale des Belles Lettres, sur les causes & les dégrés de la décadence des Loix de Licurgue, in-8. 15 f.

Dona Gratia d'Araïde, Comtesse de Ménézès, Histoire Portugaise, 1 vol. petit in-8. br. 2 liv.

Education (l') de l'amour, par l'Auteur des Mémoires du Marquis de Solanges, 2 part. in-12. br. 2 liv. 8 f.

Elégies de Properce, avec le texte à côté, traduites par M. l'Abbé De Longchamps, 2 part. in-8. belle édition. (Septembre 1771.)

La Fausse Statue, Comédie en un acte en prose, par M. le Chevalier de Laurés, in-8. 1 liv. 4 f.

Heureuse (l') Pêche, Comédie pour les ombres à scènes changeantes, en un acte, en prose. 1 liv. 4 f.

Lettres d'un Persan en Angleterre, à son ami à Hispahan, ou nouvelles Lettres Persannes, où l'on trouve la continuation de l'Histoire des Troglodites, commencée par M. de Montesquieu, nouvelle traduction libre de l'Anglois, 1 vol. in-12. br. 2 liv.

Lettres d'une Dame Angloise & de son Amie, à Paris, contenant les Mémoires de Madame de Williams, 2 part. in-12. (Amsterdam 2 liv. 8 f.

Loix & Constitutions de S. M. le Roi de Sar-

daigne, promulguées dans ſes Etats en 1771. 2 vol. in-12. rel. (Juillet 1771) 6 liv.

Le Manuel des Artiſtes & des Amateurs, ou Dictionnaire Hiſtorique & Mythologique, &c. 4 vol in-12. rel. 18 liv.

Le Marquis de T **. ou l'Ecole de la jeuneſſe, 4 part. in-12. br. 6 liv.

Méditations (les) d'Hervey, dans le genre des Nuits d'Young, traduites par M. le Tourneur, avec le Portrait de l'Auteur Anglois, 1 vol. in-8. rel. 5 liv.

Les mêmes, 1 vol. in-12. rel. 3 liv.

Mémoire pour Pierre-Paul Sirven, accuſé de l'aſſaſſinat de ſa fille, pour cauſe de Religion, 1 vol. in-8. 2 liv. 8 ſ.

Mendiant (le) Boiteux, ou Hiſtoire d'Ambroiſe Gwinet, 2 part. in-8. br. (Bouillon.) 2 liv. 10 ſ.

Naufrage & Avantures de M. Pierre Viaud, natif de Rochefort, Capitaine de Navire, ſeconde édition, 1 volume in-12. rel. 2 liv 10 ſ.

Nouveau Dictionnaire hiſtorique ou Hiſtoire abrégée de tous les Hommes qui ſe ſont fait un nom par des talents, des vertus, des forfaits, des erreurs, &c. depuis le commencement du monde juſqu'à nos jours, troiſieme édition, augmentée d'un volume & purgée des fautes qui défiguroient les précédentes, 5 vol. in-8. *Cet Ouvrage paroîtra en Octobre* 1771.

Nouvelle Bibliotheque de Campagne, ou choix des épiſodes les plus intéreſſants & les plus curieux, 6. vol. in-12. br. 15 liv.

Nouvelle Méthode du Blazon ou de l'Art Héraldique, par le Pere Meneſtrier, nouvelle Edition, 1 vol. in-8. rel. fig. 7 liv.

Obſervations Critiques ſur la nouvelle traduction en vers françois des Géorgiques de Virgile & ſur les Poemes des Saiſons, de la Déclamation & de la Peinture, par M. Clément, 1 vol. in-8. rel. 3 liv. 15 ſ.

Obſervations ſur la réponſe des Etats de Bretagne, par M. Linguet, avec la réponſe des Etats, 1 vol, in-12, br. 2 liv, 8 ſ.

Olinde & Sophronie, Drame en 5 Actes, par M. Mercier, in-8. fig. br. 2 liv. 8 ſ.
Œuvres diverſes d'Young, traduites par M. le Tourneur, 2 vol. in-8. br. 7 liv. 10 ſ.
Les mêmes, 2 vol. in-12. br. 5 liv.

ŒUVRES DE M. D'ARNAUD.

Anne Bell, Hiſtoire Angloiſe, in-8. fig. 2 liv. 8 ſ.
Comte (le) de Comminge, Drame, in-8. fig. br. 4 liv. 4 ſ.
Euphémie, Drame, in-8. fig. br. 4 liv. 4 ſ.
Fayel, Tragédie, in-8. fig. br. 3 liv.
Sélicourt, in-8. fig. 2 liv. 8 ſ.
Sidney & Volſan, in-8. fig. 3 liv. 8 ſ.

Les autres Ouvrages du même Auteur ſont :

Epreuves (les) du Sentiment, tome 1. in-8. fig. br. 12 liv.

Ce volume contient les pieces ſuivantes, qui ſe vendent ſéparément.

Fanni, Hiſtoire Angloiſe, in-8. fig. br. 2 liv. 8 ſ.
Lucie & Mélanie, Anecdote hiſtorique, nouvelle édition très-augmentée, in-8. fig. 2 liv. 8 ſ.
Clary, Hiſtoire Angloiſe, nouvelle édition, augmentée, in-8. fig. 2 liv. 8 ſ.
Julie, anecdote, nouvelle édition, conſidérablement augmentée, in-8. fig. 2 liv. 8 ſ.
Nancy, Hiſtoire Angloiſe, nouvelle édition, in-8. fig. 2 liv. 8 ſ.
Batilde, anecdote, in-8. fig. 2 liv. 8 ſ.

Penſées de Milord Bolingbrocke, ſur différents ſujets d'Hiſtoire, de Philoſophie, de Morale, &c. 1 vol. in-12 rel. 3 liv.
Poéſies Paſtorales, par M. Léonard, 1 vol. in-8. avec Eſtampes, belles Vignettes gravées par MM. Aliamet & de Ghendt. 4 liv. 4 ſ.
Recueil de Romances, tome II. in-8. noté, conforme à l'Anthologie Françoiſe & faiſant ſuite à cet ouvrage, br. (Novembre. 1771.) 6 liv.
Révolutions (les) d'Italie, traduites de l'Italien

JC8
19-021

de M. Denina, par M. l'Abbé Jardin, tomes 3. & 4. in-12. rel. (au 1 premier Juillet 1771.) 6 liv.

Roméo & Juliette, Drame, in-8. 1 liv. 10 ſ.

Sauvage (le) de Taïti aux François, 1 vol. in-12. br. 1 liv. 4 ſ.

Sécretaire (le) du Parnaſſe, 1 vol. in-12. de 432 pages, br. 2 liv.

Sermons préchés à la miſſion Françoiſe d'Amſterdam, par le R. P. Girardot, (Avent.) 1 vol. in-12. rel. 2 liv. 10 ſ.

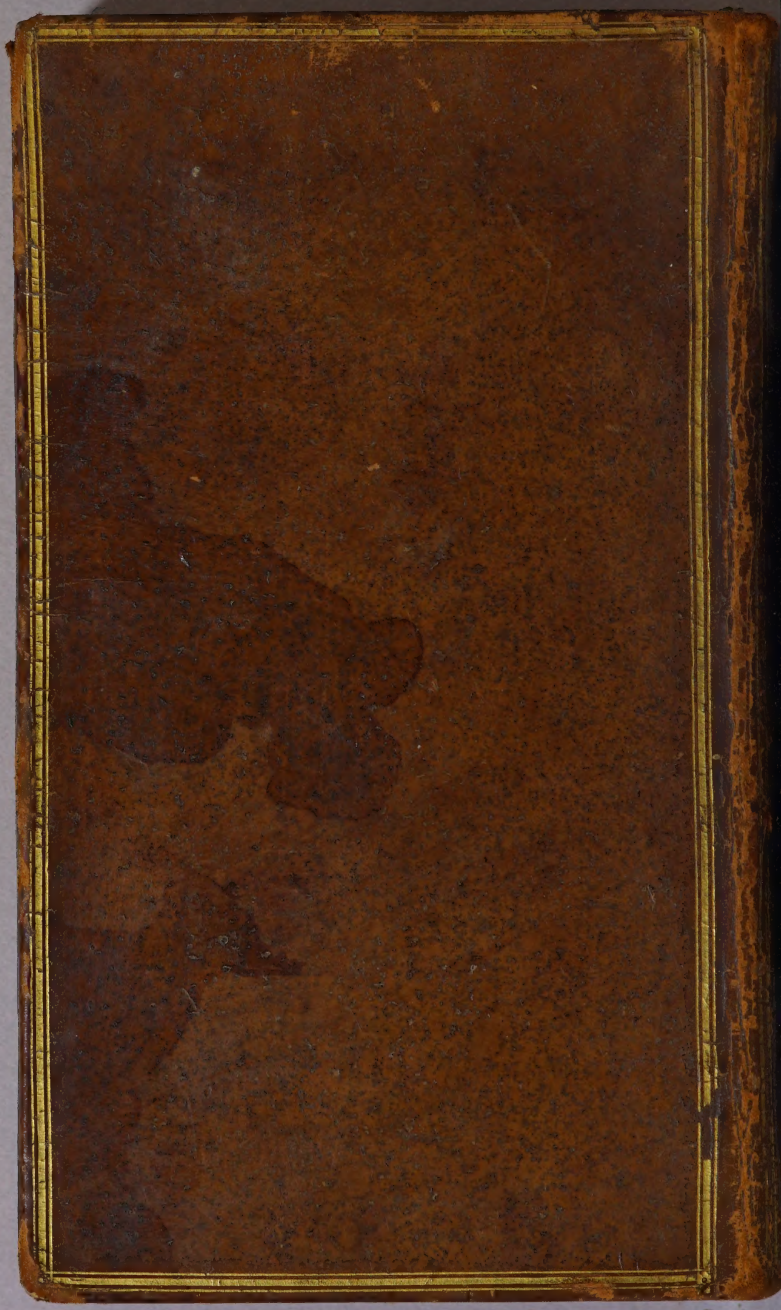
Théâtre du Prince Clenerzow, Ruſſe, par l'Auteur des Proverbes Dramatiques, 2 vol. in-8. br. 9 liv.

Traité des différentes ſortes de preuves qui ſervent à établir la vérité de l'Hiſtoire, par le R. P. Griffet; 1 vol. in-12. br. 2 liv. 10 ſ.

Trapue, Reine des Topinamboux, Conte hiſtorique, 1 vol. br. (Août 1771.) 1 liv. 16 ſ.

Tableau Philoſophique de l'eſprit de M. de Voltaire, pour ſervir de ſuite à ſes Ouvrages & de Mémoires à l'Hiſtoire de ſa vie. 1 vol. in-8° br. 3 liv. 12 ſ.

Le même ouvrage, 1 vol. in-12. br. 2 liv. 10 ſ.

On trouve chez le même Libraire, un aſſortiment de Livres nouveaux en tout genre; ainſi que toutes les pieces de Théâtre.

E771
D444t